

Adrien BORIES

Souvenirs

DONNÉES TECHNIQUES

Album de format A4, à vocation familiale.

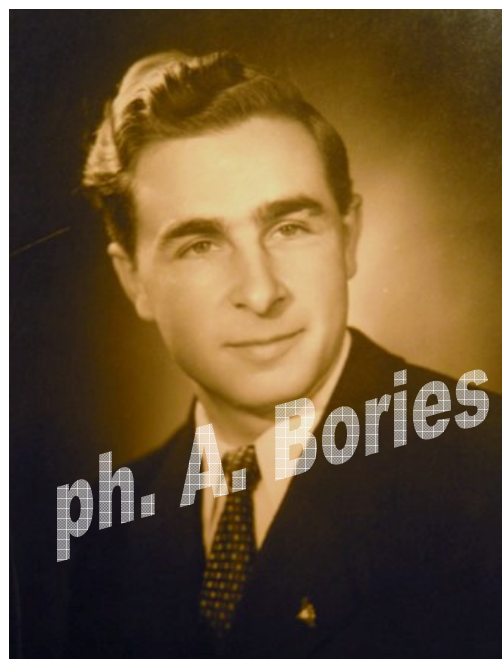
DERNIÈRE MISE À JOUR : 2 AVRIL 2009

Avertissement

Ces souvenirs de la Résistance, du temps de l'occupation du sol national par l'armée allemande, ont été voulus et écrits en 1987 par Adrien Bories, né à Coussac-Bonneval dans le Limousin, le 23 juin 1922. Il est venu en Normandie lorsque ses parents quittèrent le Limousin pour retrouver une activité de travail au début de 1936. Il fit ses études en Normandie, clôturées notamment par un diplôme de bachelier en 1940. Après son baccalauréat, il entre au grand séminaire. Passé dans la Résistance au début de l'occupation, il y resta jusqu'à la fin. Les actions faites dans la Résistance furent saluées par l'attribution du grade de lieutenant d'infanterie, la médaille de la Résistance française, la médaille commémorative de la France libre et d'un diplôme signé du général De Gaulle.

La présente version informatique de ces souvenirs est constituée d'extraits : en effet une partie importante du document complet concerne l'enfance et l'adolescence d'Adrien ainsi que la période de l'après guerre. La version complète n'a eu qu'une diffusion familiale.

Pour comprendre ces extraits, il convient donc de savoir que la famille d'Adrien était composée de son père (décédé avant la guerre, en 1938) qui exerça la profession de notaire, de sa mère (Anne-Marie) et de 5 sœurs : Émilienne (mariée en 1929 avec Raoul Paraud et vivant au moment de la guerre à Riom), Anne-Marie, Marcelle, Madeleine (Madoue), et Jacqueline (Jacquie). Adrien a fait ses études essentiellement au petit séminaire d'Orgeville (27), et, pour un temps plus court, au séminaire des Carmes à Paris puis à Clermont-Ferrand.



Par rapport à la version originale, quelques modifications mineures ont été apportées : pseudonymes mis en italiques, ajouts de quelques notes de bas de page, rectification de coquilles dactylographiques.

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

| | | |
|----------|---|-----------|
| 1 | <i>Précisions sur les pseudonymes.</i> | 4 |
| 2 | <i>1943 : l'entrée en Résistance.</i> | 4 |
| 2.1 | La fuite du S.T.O. | 4 |
| 2.2 | <i>Cumulo.</i> | 7 |
| 2.3 | Turma. | 7 |
| 2.4 | L'abbé Villien. | 9 |
| 2.5 | Le renseignement. | 10 |
| 2.6 | Octobre 1943. | 12 |
| 3 | <i>Retour en Normandie.</i> | 14 |
| 3.1 | Hiver 1943. | 15 |
| 3.2 | Février 1944. | 16 |
| 3.3 | Mai 1944. | 18 |
| 4 | <i>Quelques actions de Résistance.</i> | 19 |
| 4.1 | Les Hogues. | 20 |
| 4.2 | Fourges. | 22 |
| 4.3 | La Croix-Saint-Leufroy. | 22 |
| 4.4 | Porte-Joie. | 24 |
| 4.5 | Sasse. | 25 |
| 5 | <i>Le Débarquement.</i> | 26 |
| 5.1 | 6 juin 1944. | 26 |
| 5.2 | Autres actions. | 29 |
| 5.2.1 | Serquigny. | 29 |
| 5.2.2 | Pennette. | 29 |
| 5.2.3 | Carcouet. | 33 |
| 5.3 | Les avions. | 34 |
| 5.3.1 | Alliés et ennemis. | 34 |
| 5.3.2 | Sauvetage. | 34 |
| 5.3.3 | Du ciel. | 35 |
| 6 | <i>La vie à côté.</i> | 36 |
| 6.1 | Vélo. | 36 |
| 6.2 | Chasse et pêche. | 37 |
| 6.3 | Alarms. | 38 |
| 6.4 | Retraite allemande. | 40 |
| 7 | <i>La libération.</i> | 41 |
| 7.1 | Les Américains. | 41 |
| 7.2 | Incorporation aux FFI. | 43 |
| 7.3 | Affaire <i>Fiquet</i> , du réseau Alliance. | 45 |
| 7.4 | Mission dans l'Orne. | 46 |
| 7.5 | 1945. | 47 |
| 7.6 | Démobilisation. | 48 |
| 7.7 | Leçon. | 49 |

1 Précisions sur les pseudonymes.

| | |
|----------------------------|----------------------------------|
| <i>Achille</i> | Jacques Tassel |
| <i>Cumulo</i> | Jean Charbonneaux |
| <i>Fiquet</i> | Menou |
| <i>Jean-Jacques</i> | Marcel Rochard |
| <i>Mérigot</i> | Vidcoc |
| <i>Masuy (Mazuy)</i> | Georges Delfanne (de la Gestapo) |
| <i>Mercure</i> | Pierre Mallez |
| <i>Narcisse</i> | Bernard Lauvray |
| <i>Noé</i> | Bernard Lauvray |
| <i>Priam</i> | Adrien Bories |

*** début du document ***

2 1943 : l'entrée en Résistance.

2.1 La fuite du S.T.O.

Un matin de juin 1943, alors qu'approchait la date de notre départ vers l'usine d'armement en Allemagne (à Spandau, je crois me souvenir), je pris le train à la gare d'Évreux, pour aller à Paris répondre à mon premier rendez-vous. Un de mes camarades de séminaire, Jacques Tassel, venait avec moi mais, par précaution nous étions montés dans deux voitures différentes.

Au cours du voyage, je vis s'approcher un séminariste d'Évreux, un « ancien ». Il s'étonna de me voir dans ce train, me demanda à quelle date je devais partir pour l'Allemagne, à quelle usine allemande et dans quelle ville j'étais affecté. Encore bien naïf à cette époque et peu habitué au secret qui devait devenir de règle pendant la Résistance, je lui répondis que je n'avais nulle intention de donner une suite positive à l'ordre de réquisition, que d'ailleurs je ne recevrais sans doute jamais ayant donné une fausse adresse aux services de réquisition, et que, si j'étais dans ce train, c'était parce que je partais me « planquer » comme nous disions à l'époque, c'est-à-dire, changer de région, afin de ne pas être retrouvé par la police française ou allemande qui recherchait ceux qui refusaient de se soumettre au travail obligatoire en Allemagne. Il me fit alors un long « sermon » me rappelant que je devais obéissance aux ordres de notre évêque, que je devais montrer l'exemple en me rendant en Allemagne à l'usine qui me serait désignée, qu'il désapprouvait totalement le fait que j'aie donné une adresse fausse (mensonge = péché), etc. Je lui répondis que j'étais majeur et que j'avais pris là une décision irrévocable. Là-dessus il me quitta, outragé de mes paroles et du ton employé et s'en fut parler avec d'autres personnes. Sans doute, plus tard, dut-il faire son rapport à



l'évêque pour l'informer que j'avais transgressé ses ordres. Peu m'importait, je pensais avoir trouvé le moyen de servir à une lutte efficace contre les occupants.

Arrivé à Paris, je retrouvai Jacques Tassel, lui fis part de l'entrevue que j'avais eu dans le train, puis nous nous séparâmes nous donnant rendez-vous pour le lendemain afin d'arriver ensemble pour rencontrer ceux que nous devions contacter et dont d'ailleurs nous ne savions rien. Nous n'avions pour tout signe de reconnaissance qu'un fragment de phrase, réponse à ce que, eux, nous diraient. Ce fragment est complètement sorti de ma mémoire.

J'étais toujours revêtu de la soutane, ce qui était un excellent laissez-passer. Dans ma valise j'avais un costume civil et un imperméable bleu marine. J'allai me faire héberger pour la nuit chez des cousins : René Doche, marié avec Yvonne Lepage, habitant rue Nollet dans le XVII^{ème} arrondissement. Je les connaissais un peu pour être venu chez eux avec mon père en 1936 ou 37 et pour les avoir revus en 1940 à la suite de l'exode alors que lui, blessé au cours de la bataille de France (un éclat d'obus lui avait fracassé le genou) était soigné dans un hôpital de Clermont-Ferrand. Émilienne avait hébergé Yvonne quelques jours, le temps qu'elle trouve de quoi se loger à Clermont. Comme le voulait la coutume, j'avais apporté un peu de ravitaillement. Ils furent un peu surpris de me voir arriver. Je leur expliquai que je leur demandais asile pour la nuit et que, dès le lendemain, je partirais leur laissant en garde mes vêtements ecclésiastiques. Ils comprirent très bien que je me trouvais en situation irrégulière et n'en furent pas particulièrement rassurés. Je crois même qu'ils en furent très effrayés, craignant que ma présence leur attire des ennuis. Enfin, pour une nuit !

Le soir, ils m'emmenèrent avec eux par le train jusqu'à Puteaux (?) chez ses parents à elle, cousins de Maman. Ils se réunissaient tous ce soir là pour manger un lapin que leur avaient envoyé les cousins Barillaud de Marcognac, près de Coussac Bonneval. Le ravitaillement que j'avais apporté compensait le fait que le lapin serait mangé à cinq au lieu de quatre. Un convive de plus était chose importante à cette période de famine. Le repas fut excellent d'autant plus que le père d'Yvonne, Edmond Lepage, avait pu confectionner du pain blanc, c'est-à-dire fabriqué avec de la farine de blé uniquement. Le pain « officiel », vendu en boulangerie, était confectionné avec très peu de farine blanche, beaucoup de son et d'autres ingrédients plus ou moins avouables. Pour une fois, chacun mangea à sa faim : moi, j'y étais habitué, les Charpentier et les Pasco se débrouillant pour avoir des denrées en quantité suffisante, mais pour ces parisiens cela n'arrivait que fort rarement et, par la suite, j'en fis la dure expérience. C'était la coutume alors d'inviter parents et amis très proches lorsque quelque victuaille était arrivée, soit apportée par quelqu'un venant de la campagne, soit acquise au cours d'un voyage en province.

Les trains beaucoup plus rares que maintenant (l'occupant mobilisait pour son service nombre de locomotives) étaient toujours bondés. Bien souvent, pour y accéder, il fallait obtenir en plus du billet, un ticket d'admission. Je me souviens un jour avoir acheté un de ces tickets d'admission au « marché noir » pour un train d'Évreux à Paris que je devais prendre impérativement pour aller à un rendez-vous et pour lequel l'employé au guichet de vente des billets, m'avait dit ne plus pouvoir en délivrer. Je dus le payer cinq francs de l'époque à un cheminot de la gare. C'était relativement cher et je n'avais pas beaucoup d'argent. Dans tous ces trains, un wagon en général de 1^{ère} classe, était réservé aux militaires allemands qui veillaient eux-mêmes à ce qu'aucun Français ne vienne y prendre place.

Après cette nuit chez les cousins (il fallait avoir regagné son domicile très tôt dans la soirée car le couvre-feu était établi à partir de 21 heures) j'enfilai mes vêtements civils et laissai ma

soutane chez Yvonne qui se hâta de la mettre dans un carton qu'elle descendit dans un local au rez de chaussée. Ainsi, en cas de perquisition, cet habit compromettant, puisque aucun ecclésiastique n'habitait chez eux, ne serait pas trouvé dans leur appartement.

Je suis parti vers mon rendez-vous en me disant que, pour la première fois, j'étais devenu un « irrégulier » dans mon propre pays. En même temps que mes habits civils, j'avais revêtu une nouvelle identité. Je n'étais plus Bories Adrien mais Lefrançois Pierre, Jean-Paul, étudiant, né le 11 avril 1925 à Lille (Nord) et domicilié au Boulay Morin, département de l'Eure. J'étais titulaire d'une carte d'alimentation n° 226 délivrée par la mairie de Henon dans le département des Côtes du Nord. Cette carte portait mention de remise de tickets d'alimentation depuis le 28 novembre 1941.

Les cartes d'alimentation étaient volées dans les mairies lors des cambriolages et venaient en complément de la carte nationale d'identité. Quant aux cartes d'identité, elles étaient achetées vierges, dans le commerce, l'occupant n'ayant pas eu l'idée d'en contrôler les ventes. Les maires de certaines communes, acquis à la Résistance, établissaient le document officiel selon l'identité qu'on leur demandait. Les mairies ne disposaient pas souvent de machines à écrire pour établir les pièces officielles et, dans les petites communes, les cartes d'identité étaient établies à la main par des maires ou des secrétaires de mairie qui avaient bien des difficultés pour écrire lisiblement. Dans d'autres cas, les cartes d'identité étaient établies directement par des agents de la Résistance avec des cachets qui avaient été « subtilisés » dans des mairies. J'en ai ainsi confectionné quelques unes avec un cachet de la mairie de Breteville sur Odon, près de Caen, et j'y fis habiter ou naître pas mal de mes camarades.

Je devais m'habituer à ce nom nouveau ainsi qu'aux prénoms, lieu de naissance et lieu de domicile. Nous étions en permanence à la merci d'un barrage de police allemand ou français. Ces genres de barrage étaient établis par les Boches avec une rapidité surprenante. J'en vis un, un jour, rue Saint-Lazare à Paris. Je faisais la queue à moitié longueur de la rue pour acheter une « galette » (qui n'avait de galette que le nom tellement les composants entrant dans sa composition étaient impossibles à définir mais qui avait l'avantage de remplir un peu mon estomac bien vide). Tout à coup, je repérai deux camions de Boches se mettant en travers de la chaussée, côté place de la Trinité, tandis que deux autres en faisaient autant côté gare Saint-Lazare. Des soldats sautèrent des camions et, fusils à la main, prêts à tirer, barrèrent toute la rue avançant lentement pendant que les policiers vérifiaient l'identité de tous les passants. Toute personne ne présentant pas de papier d'identité, dont l'identité se révélait fausse au moment de l'interrogatoire, ou simplement qui paraissait suspecte au policier inquisiteur, était immédiatement conduite au camion où elle devait rester sous bonne garde avant d'être emmenée vers les bureaux de la sinistre Gestapo puis vers la prison et parfois vers les camps de concentration.

Devant moi il restait deux ou trois personnes à servir. Il n'était pas question que j'abandonne la queue car souvent, à l'avant du cordon des troupes, des policiers en civil épiaient le comportement des gens et arrêtaient ceux qui essayaient de fuir. Le plus naturellement du monde (!), j'attendis mon tour, pris et payai ma galette et partis en la mangeant. Je quittai la rue Saint-Lazare et entrai dans la rue de Budapest où d'un coup d'œil, j'avais repéré qu'aucune rafle n'était en cours. J'échappai ainsi au contrôle dont l'issue était toujours imprévisible même avec d'excellents papiers d'identité.

Mais revenons à juin 1943.

2.2 Cumulo.

Je retrouvai Jacques Tassel et, au début de l'après-midi, nous nous sommes rendus à la station de métro Opéra. Il y avait beaucoup de monde sur le trottoir. Nous avons commencé à faire les cent pas en regardant les vitrines. Peu après, deux messieurs sont passés près de nous en nous frôlant. Nous n'avons pas prêté particulièrement attention à eux. Puis ils sont repassés une deuxième fois toujours en nous frôlant d'assez près. La troisième fois, ils nous ont demandé un renseignement pour aller dans une rue avoisinante et l'un d'eux nous a dit le fragment de la phrase de reconnaissance. Ensemble nous lui avons récité la deuxième partie, et nous avons tous les quatre recommencé à marcher. Il n'était pas question en effet de procéder à des présentations ou à des échanges de poignées de main. Eux savaient qui nous étions. Nous, nous l'apprendrions peut-être un jour. La phrase codée que nous avions récitée, nous avait permis de savoir que nous étions bien en face de ceux que nous cherchions et, à ceux qui nous recevaient, que nous étions bien les recrues attendues.

Celui qui paraissait être le chef nous expliqua qu'il recherchait un secrétaire pour le bureau de centralisation du courrier et un agent de liaison pour un chef de sous réseau. Il ajouta que le secrétaire aurait à travailler avec lui (pseudonyme *Cumulo*) et avec son adjoint *Mercure*. Vous, dit-il en me désignant, « vous serez *Priam* » et, désignant Jacques Tassel « vous serez *Achille* ».

Jacques dit *Achille* fut envoyé aussitôt vers un autre rendez-vous. Je ne devais plus le revoir avant plusieurs mois. Je savais qu'il faisait des liaisons dans la région de Dijon, mais nous avons toujours évité de nous rencontrer, car le cloisonnement devait être effectif, par sécurité pour tous.

Quant à moi, je partis avec *Cumulo* qui m'emmena vers une première « planque », c'est-à-dire un appartement où s'abritait le bureau central du réseau, tandis que *Mercure* s'éclipsait très rapidement. Nous allâmes d'abord rue d'Aumale. Là il me donna les premières instructions. C'est lui-même qui apporterait le courrier. Je devais faire le moins de bruit possible, ne jamais me mettre à la fenêtre pour regarder dans la rue ou alors le faire de façon très discrète et rapide. Il fallait donner l'impression que cet appartement était inoccupé, au moins vu de la rue. Si je sortais, je devais à mon retour passer plusieurs fois devant la porte pour m'assurer qu'il n'y avait personne de suspect qui pourrait m'attendre à l'intérieur... Je ne devais ouvrir la porte de l'appartement à personne. Lui, avait une clef. Pour manger, il m'apportait pain et beurre : ce fut le seul menu de mes repas pendant plusieurs jours, au point que je fus dégoûté du beurre pendant pas mal de temps.

2.3 Turma.

Il m'expliqua le travail à faire, ne me cachant pas tout le danger qu'il représentait. Nous allions ensemble trier et classer les rapports de nombreux agents de renseignement, répartis dans plusieurs régions de France. Tous ces agents avaient des pseudonymes et des numéros de code qu'ils devaient reporter en tête de leur rapport pour identification. « Le mieux me dit-il, pour vous, sera de classer le courrier selon le plan que je vais vous donner et de ne jamais essayer de savoir d'où il vient et vers qui il va partir ». Par sécurité le cloisonnement devait être aussi serré que possible. Pour le moment je logeais donc rue d'Aumale, même la nuit. Un autre logement était recherché afin que la nuit je sois éloigné du lieu de travail qui pourrait ainsi être surveillé efficacement le matin en arrivant et le soir en partant. Je me rendis compte après coup que ce logement était le sien propre et qu'il en avait éloigné sa femme et ses deux enfants par mesure de précaution. À cette époque, il était très difficile de trouver des lieux

d'hébergement, contrairement à ce que certains récits plus ou moins romancés, essaient de faire croire de nos jours (?).

Cumulo allait et venait, se rendant aux rendez-vous avec les dirigeants du mouvement, avec les agents de liaison (tout le courrier circulait par porteur, jamais par la poste). Je devais classer par chapitre : aviation, arme blindée, effectifs, ordre de bataille, voies ferrées, résultats de bombardements aériens... Le soir à son retour, *Cumulo* lisait tout le courrier que j'avais préalablement classé en faisant ressortir ce qui m'avait paru particulièrement important. S'il y avait une urgence, il repartait très vite pour joindre un agent de liaison qui, à son tour, savait où et comment entrer en contact avec les radios qui, grâce à leur poste émetteur, pouvaient entrer en liaison avec les services d'écoute de Londres. Heure et code de ces émissions étaient à respecter très scrupuleusement et n'étaient connus que des seuls radios.

Ce réseau de renseignement dépendait du mouvement Vengeance et avait comme indicatif radio « Turma-5 », lequel devait être reporté sur tous les feuillets du courrier qui, après classement, était tapé à la machine à écrire par une dactylo inconnue de moi. Une fois par semaine, le mercredi je crois, le courrier était acheminé vers Londres afin d'être lu par les services alliés et les renseignements mis à profit par eux. Ils quittaient le sol national par avion (atterrissages clandestins), soit par sous-marins lors de rendez-vous en mer avec souvent des bateaux de pêche. Quant à moi, j'ignorais tout de cet acheminement.

Chaque courrier représentait environ une centaine de feuillets en moyenne mais son volume était très variable car parfois des plans volumineux étaient joints. Je me souviens d'une semaine où était joint à ce courrier, le plan de défense de la côte de la Manche depuis Boulogne jusqu'au Havre, plan à l'échelle bien entendu, très minutieux, indiquant les emplacements des blockhaus, des batteries de canon, de la DCA, des mitrailleuses, des cantonnements des troupes... il mesurait plus de 5 mètres de longueur et le courrier nécessita un grand carton. Qui avait dérobé ce plan aux Boches ? L'état-major allié dut être assez satisfait d'être mis en possession de cette véritable photographie des défenses qui leur faisaient face et qu'ils devraient anéantir en cas de tentative de débarquement.

Un jour, un pli urgent fut remis à un agent de liaison. Le responsable de la région Bretagne nous faisait savoir qu'un important groupe d'avions de chasse allemands (des chasseurs de nuit) était arrivé sur un terrain d'aviation des environs de Saint-Malo. Compte tenu du danger que faisaient courir aux bombardiers alliés, ces avions très agressifs et pilotés par du personnel très qualifié, *Cumulo* décida de faire une communication urgente, par radio, aux services de Londres. La semaine suivante, une autre missive, du même agent, nous apprit que le champ d'aviation où était stationnée cette escadrille, avait été bombardé et que les avions n'ayant pu décoller à temps, avaient été détruits au sol dans leur grande majorité.

Au bout d'une quinzaine de jours environ, je déménageai pour aller dans un autre logement en haut du boulevard Saint-Michel, face aux jardins du Luxembourg, chez un couple âgé dont le monsieur devait être chercheur à l'institut Pasteur. Vivait avec eux leur fille. Je disposais d'une chambre. Je prenais mes repas dans divers restaurants du quartier ou dans des bistrots. Je ramenaient le courrier que *Cumulo* me remettait dans la rue. Un matin, alors que je triais le courrier et qu'un plan était étalé sur la table, les dames frappèrent et entrèrent comme elles le faisaient chaque matin pour s'occuper de mon lit et faire un peu de ménage. Je n'eus pas le temps de dissimuler tous les papiers et elles se rendirent très bien compte du travail que je faisais. Quelques jours plus tard, *Cumulo* me dit qu'il allait falloir déménager à nouveau. Mes

logeurs avaient été assez effrayés en se rendant compte que chez eux, étaient entreposés des documents qui, en cas de perquisition, nous conduiraient tous vers le poteau d'exécution.

Moi, j'avais fait un choix, eux, ils acceptaient de loger un insoumis mais n'acceptaient pas une activité aussi engagée. Un après-midi, *Cumulo* vint me chercher. Le courrier en cours de tri et quelques archives non encore envoyées vers leur cache habituelle furent enfermés dans deux valises moyennes. Puis il me donna ses instructions. Il sortait le premier de l'immeuble, les mains dans les poches et m'attendrait une centaine de mètres plus loin. Laissant les deux valises sous le porche, je devais quelques minutes après lui, sortir sur le trottoir, les mains libres. Si tout allait bien, en me voyant, *Cumulo* s'acheminerait tranquillement vers la station de métro. Reprenant mes deux valises, je le suivrais à petite distance sans m'occuper de lui, tout au moins apparemment. Le but définitif de notre « randonnée », était la station de métro « Trinité », sans que j'en sache davantage. Deux ou trois changements de métro étaient nécessaires que nous mettrions à profit pour voir si l'un ou l'autre de nous, était suivi. Bien entendu, nous étions dans deux voitures de métro différentes et je devais me tenir assez loin des valises tout en les surveillant étroitement. Dire que j'étais à mon aise serait totalement faux, je savais ce qu'il y avait dans ces valises et sans arrêt des soldats allemands et des civils, allemands eux aussi, reconnaissables à leur conversation et parfois à leurs vêtements, les côtoyaient et buttaient dans elles. À la station de métro Trinité, scénario rituel : *Cumulo* marchait à une vingtaine de mètres devant moi. Parfois il s'arrêtait brusquement pour relacer sa chaussure, regardait une affiche, s'intéressait à quelque chose... mais en même temps il glissait un regard rapide tout autour de lui. Je le dépassai sans aucun signe et peu après, il reprenait place à l'avant. Après le trajet dans la rue, nous sommes entrés dans l'église de la Trinité et sommes ressortis par une porte de côté après quelques instants de recueillement simulé pour faire le point sur un suiveur éventuel.

2.4 L'abbé Villien.

Nous avons sonné à la porte d'un grand immeuble que je sus, après coup, être le presbytère de l'église. La porte ayant été ouverte par un déclencheur électrique, *Cumulo* se dirigea très vite vers la loge de la concierge située juste en face de la porte d'entrée. Il demanda où était l'appartement de l'abbé Villien, vicaire de la paroisse. Mais surtout il voulait se rendre compte si, dans la loge, il n'y avait aucun individu suspect. Souvent en effet, la Gestapo allemande, tendait une « souricière » : lorsqu'elle avait des soupçons très sérieux sur des activités de Résistance, elle plaçait un observateur dans la loge. Celui-ci après avoir maîtrisé le ou les concierges, repérait toutes les allées et venues s'il le jugeait nécessaire, arrêtait les suspects, les empêchant d'aller alerter leurs camarades.

Au presbytère de la Trinité, tout parut normal et nous avons emprunté ensemble l'escalier de gauche comme l'avait indiqué la concierge. Au deuxième étage, nous avons sonné et la porte nous fut ouverte par une dame d'une cinquantaine d'années. Mot de passe murmuré par *Cumulo*, réponse à mi voix par la dame. Nous étions arrivés sans encombre à notre nouveau havre. Le bureau du réseau fut installé dans la salle à manger qui avait une fenêtre donnant sur une cour intérieure à l'opposé de l'entrée dans l'immeuble. Excellent moyen de fuite me dit *Cumulo*. D'autant plus qu'une descente d'eau de pluie faisait une véritable échelle, un peu verticale mais assez facile d'accès. À cette époque, je n'étais guère sujet au vertige et si il avait fallu choisir entre la descente à la verticale et l'arrestation par les Boches, je n'aurais pas hésité bien longtemps. L'abbé Villien était âgé de 60 à 70 ans environ, très accueillant le bon visage d'un savoyard. Sa gouvernante, Mademoiselle Pernez, qui nous avait ouvert la porte, était elle aussi très accueillante. L'un et l'autre savaient fort bien à quoi ils s'engageaient et

les risques qu'ils allaient encourir. Ils prenaient leurs responsabilités quoi qu'il puisse découler de cette hospitalité qu'ils nous accordaient.

Pour coucher, *Cumulo* me donna une adresse située dans le quartier derrière la gare Montparnasse. La première nuit, j'ai dormi dans notre nouveau bureau sur un petit divan. Le lendemain, dans la matinée, je suis parti reconnaître ma nouvelle chambre. Je fus très bien reçu par une dame d'une cinquantaine d'années, elle aussi. Appartement très bourgeois, deux enfants, garçon et fille. Je fus retenu à manger le midi. Comme convives : M. Combrisson, le mari de la dame, les enfants âgés de 15 ou 16 ans, la dame mais également un monsieur assez âgé que je sus par la suite être professeur agrégé de langue chinoise, chargé de cours à la Sorbonne, et le fils d'un éminent professeur qui venait d'être libéré des prisons allemandes, et qui logeait chez différents amis afin de se soustraire à d'éventuelles recherches de la police boche qui aurait très bien pu libérer le père et arrêter le fils. Inutile de dire qu'au cours du repas je n'ouvris guère la bouche et me contentai d'écouter ces érudits parlant entre eux. À noter qu'aucune présentation n'avait été faite par Madame Combrisson, chacun comprenant que les trois étrangers à la famille étaient en situation plus ou moins irrégulière. Je trouvai par la suite un petit restaurant ou bistrot où le menu n'était pas trop mauvais et où le patron n'était pas trop à cheval sur la remise des tickets de pain. Je mangeais au restaurant à midi et prenait le souper avec la famille Combrisson. Je sus par la suite que Monsieur Combrisson travaillait au laboratoire des Curie et qu'ils étaient très liés avec M. Joliot-Curie.

Ces gens, pas plus que l'abbé Villien, ne me demandèrent jamais de payer quoi que ce soit pour les repas ou le logement. Tous risquaient leur vie, leurs biens, mais le faisaient de façon tout à fait désintéressée. Plus tard, dans la région d'Évreux, je devais retrouver le même désintéressement des gens qui hébergeaient, nourrissaient, quelquefois habillaient les agents de la Résistance sans aucune contrepartie d'argent. Chez les Combrisson, comme chez l'abbé Villien, j'apportais de temps à autre, des tickets d'alimentation (pain, viande, lait, beurre...) que le réseau nous fournissait et qui lui parvenaient à la suite de cambriolages de mairies.

2.5 Le renseignement.

Au bureau central, venaient travailler *Cumulo* et *Mercur* son adjoint, parfois le grand patron du mouvement, M. Vic-Dupont, dont les pseudonymes variaient souvent, en raison du fait qu'il était en permanence recherché par la Gestapo. Aucun autre agent du réseau ne vint jamais rue de la Trinité, sauf un, qui essaya de renouer les fils du réseau après les arrestations massives du mois d'octobre 1943.

Cet agent se présenta un matin après l'arrestation de Lauvray, pseudo : *Noé* ou *Narcisse*. C'était en janvier 1944. Je ne sais comment il réussit à nous retrouver et à entrer chez l'abbé (peut-être le connaissait-il par ailleurs ?). Je ne le connaissais pas et fus sur mes gardes aussitôt en application des consignes données par *Cumulo* avant son arrestation. À toutes les questions qu'il me posa, je répondis que je ne voyais pas du tout de quoi il voulait parler, que j'étais étudiant prenant des cours de latin et de théologie avec l'abbé. Plus il insistait, plus je me méfiais. Vint un moment où, avisant sur la table un très gros cendrier de verre, j'envisageai de m'en servir comme d'un assommoir et de maîtriser ainsi celui que je considérais comme un intrus. Heureusement pour lui et aussi pour moi, il me cita un détail qui me prouva qu'il était bien du réseau. J'ai complètement oublié quel était ce détail qui, sur le moment, ne fut pas un détail ! Il me confirma l'arrestation de Lauvray et me conseilla de disparaître, le réseau n'ayant plus aucune liaison ni avec les sous réseaux, ni avec Londres. Mais cette affaire ne devait se produire qu'en janvier 1944.

Revenons donc aux premiers jours chez l'abbé Villien.

Cumulo nous donna, à *Mercure* et à moi, les consignes de sécurité : ne jamais entrer sans avoir acquis la certitude qu'aucun suspect nous suivait et pour ce faire, tourner autour de l'immeuble, en entrant jeter un coup d'œil rapide dans la loge de la concierge. Dans le bureau, être toujours prêt à sauter par la fenêtre. *Cumulo* avait prévu de nous doter d'une ou deux grenades qu'en cas d'arrivée de la Gestapo, nous ne devions pas hésiter à faire sauter près de la porte d'entrée (nous en fîmes le simulacre plusieurs fois) et d'une pastille de cyanure. « si nous sommes arrêtés - disait *Cumulo* - ils nous tortureront pour connaître toutes les ramifications du réseau. Sous la torture, à force de souffrir, aucun être humain n'est capable de dire qu'il ne finira pas par raconter tout ce qu'il peut savoir. Donc il ne faut pas qu'ils nous aient vivants ». Par la suite, il devait appliquer pour lui-même cette consigne.



Pierre Mallez, fusain réalisé en 1946

Je recevais le courrier que *Cumulo* et *Mercure* ramenaient de leurs rendez-vous avec les agents de liaison. Le trier, le classer avant dactylographie, puis le reclasser après dactylographie, numéroté chaque page avec le code et y inscrire le code du réseau, préparer le paquet, nous prenait trois à quatre jours par semaine. Nous arrivait aussi l'argent à remettre aux agents pour leur permettre de vivre (repas, transport, habillement). *Mercure* était le trésorier. Je devais percevoir 1.500 francs par mois, bien-sûr, toujours en liquide.

Le travail était important et il m'est arrivé plusieurs fois de dormir sur le petit divan de notre bureau improvisé, n'ayant terminé le classement que fort tard après l'heure du couvre-feu qui interdisait de sortir dans les rues la nuit. Parfois, nous ne sortions même pas pour déjeuner et il est arrivé que le jeudi, Mademoiselle Pernez nous apporte un semblant de repas froid, prélevé sur leurs rations personnelles. Cette demoiselle était institutrice libre et ne travaillait donc pas le jeudi, jour sans école.

Un jour, Vic-Dupont arriva en disant qu'il venait d'échapper à l'arrestation à son domicile. Les Boches s'étaient présentés vers 6 heures du matin et l'avaient demandé. Comme il n'y avait plus aucun nom sur sa porte, il leur dit qu'ils faisaient erreur, que la personne qu'ils demandaient habitait deux étages au-dessus. Ils y filèrent aussitôt, furieux de s'être trompés ! Vic-Dupont et sa femme s'éclipsèrent très très vite par l'escalier de service, selon un plan de fuite qu'ils avaient prévu depuis longtemps.

Avec *Cumulo* et *Mercure*, nous avons préparé le voyage à Londres de Vic-Dupont. Il devait partir de Bretagne, d'un petit port où il embarquerait sur un chalutier qui le conduirait à un sous-marin britannique stationné au large, selon un horaire particulièrement précis. Il voulait emporter le maximum de renseignements sous un volume le plus restreint possible et obtenir de Londres davantage de postes de radio émetteurs, de meilleures heures de vacation, plus d'argent, plus de spécialistes aptes à émettre les messages urgents et plus d'armes... Vic-

Dupont partit pour Quimper, mais à la suite de divers contretemps, le voyage fut annulé et il rentra à Paris¹.

2.6 Octobre 1943.

Arriva le mois d'octobre 1943. *Cumulo* devint soucieux et nous demanda de redoubler de précautions. Certains indices l'inquiétaient, il avait le pressentiment d'une trahison d'un agent passé à la solde des Allemands. Mais il n'arrivait pas à situer ni à détecter quel agent était en cause. Il ordonna à *Mercurie* d'interdire toutes les liaisons avec un certain agent du sous-réseau Arc en Ciel. Il avait visé juste car la suite des événements prouva que c'était bien cet agent de liaison qui travaillait pour le compte de la Gestapo.

Un matin d'octobre², je ne vis pas arriver *Mercurie* et il ne vint pas plus l'après-midi. Le même jour, *Cumulo* qui avait été absent plusieurs jours pour une grippe, arriva avec un très important courrier. Il me fit part de sa crainte que *Mercurie* n'ait été arrêté. Il me dit « on fait ce courrier en vitesse, je le porte à l'agent de liaison et, à mon retour, on déménage ».

Le courrier trié, classé, codé, fut enfermé dans un carton à gâteaux de je ne sais quel pâtissier parisien. Nous fîmes un très beau nœud avec le ruban et *Cumulo*, le prenant avec précaution comme s'il s'agissait d'un fragile gâteau à la crème, me dit « si les Boches savaient ce que je transporte, ils ne tarderaient pas à me courir derrière » et il ajouta en sortant « à toute à l'heure ». Je ne devais plus le revoir, aucun de ses amis, de sa famille, ne devait plus le revoir vivant car, à peu près une heure après, il était assassiné par la Gestapo en la personne du sinistre homme de main de cette Gestapo, un Belge, du nom de *Masuy*.³



Sortant de la station du métro « Pompe », *Cumulo* s'aperçut qu'il était repéré et suivi. Il eut la présence d'esprit de jeter notre « carton à gâteau » dans la première bouche d'égout qu'il rencontra. Ainsi les Boches ne purent pas prendre connaissance de notre courrier et en tirer des renseignements pratiques, notamment l'indicatif du réseau. Mais tout cela, je ne le sus qu'après la guerre. Le récit de sa mort est fait dans le livre du docteur Wettervald « Vengeance, histoire d'un corps franc »⁴. *Cumulo* sut manœuvrer pour que ses agresseurs soient obligés de le tuer. Il ne tomba pas vivant entre leurs sales mains de tortionnaires et *Masuy* dut avouer qu'il était mort en héros.

< Jean Charbonneaux, *Cumulo*

Le soir, je ne le vis pas revenir mais n'y prêtai pas particulièrement attention. Je pensai qu'il avait pu être retardé par un rendez-vous. Je quittai la rue de la Trinité et rentrai chez les Combrisson, en redoublant quand même de précaution.

Le lendemain matin, je m'apprêtais à partir de l'appartement des Combrisson lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit. La maîtresse de maison alla ouvrir pendant, qu'à travers les vitres du salon, je surveillais qui arrivait. Se présenta une dame en plein désarroi. Nous

¹ Ce paragraphe et les deux suivants ont été légèrement modifiés par rapport au manuscrit, suite à une conversation avec Pierre Mallez (*Mercurie*) en novembre 2008.

² *Mercurie* a été arrêté le dimanche 3 octobre. *Cumulo* a été assassiné le lendemain, lundi 4 octobre 1943.

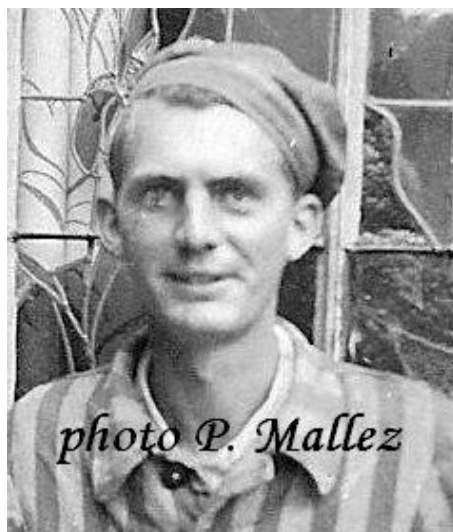
³ Georges Delfanne, dit *Mazuy* ou *Masuy*.

⁴ Pages 66 à 100.

fûmes tous immédiatement sur le qui-vive, car les agents de la Gestapo n'hésitaient devant aucun artifice pour tacher de gagner la confiance des gens qu'ils suspectaient. S'adressant à moi (il n'y avait que Madame Combrisson et moi), elle me dit : « vous travaillez dans le réseau de renseignements que dirige mon mari, or, mon mari a disparu. Je ne l'ai pas revu depuis hier matin. J'ai téléphoné à toute la famille : personne ne l'a vu. J'ai téléphoné à tous les hôpitaux de Paris, à tous les commissariats de police, à la prison de Fresnes et aux autres prisons : il n'est nulle part. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? ». Je lui répondis que je ne travaillais pas pour un réseau, que je ne savais même pas ce qu'était un réseau, que j'étais étudiant à la Sorbonne, que je ne connaissais pas son mari, ignorant même son nom à elle et, à plus forte raison celui de son mari. Madame Combrisson ne connaissait pas plus que moi cette dame. Puis elle parla à Madame Combrisson de personnes qu'elles connaissaient l'une et l'autre. Par la suite, elle donna tant de précisions sur elle-même, sur son mari, sur Vic-Dupont, que je finis par avoir la certitude qu'elle n'était pas un mouchard envoyé par la Gestapo ou le contre-espionnage allemand.

Elle m'avertit que de très nombreuses arrestations avaient été opérées. Que, sans nul doute, son mari était mort. Le réseau était anéanti mais il fallait à tout prix avertir l'abbé Villien qu'elle connaissait très bien et faire disparaître de chez lui tout ce qui pourrait permettre aux Allemands d'entrer dans le réseau et de continuer les arrestations. « Il faut tout faire disparaître, me dit-elle, et ensuite, disparaissez en province ». Il me fallait intervenir au plus vite pour sauver l'abbé et sa gouvernante.

J'eus alors l'idée d'aller chez les cousins Doche rechercher ma soutane. Je l'enfilai par-dessus mes vêtements civils et m'en fus au presbytère de la Trinité. Je fis plusieurs fois le tour de l'immeuble, essayai de voir si des voitures suspectes n'étaient pas stationnées devant la porte ou à proximité. Tout paraissait normal et, la main un peu tremblante, je sonnai à la porte du presbytère. Dès l'ouverture, j'entrai et allai directement à la loge de la concierge. Elle était seule. Je lui demandai de voir l'abbé Villien. Elle m'indiqua l'escalier et l'étage. Je montai et sonnai, toujours en me demandant qui allait m'ouvrir. Ce fut Mademoiselle Pernez qui, sur le moment, ne me reconnut pas. Je lui dis que je venais pour mes cours de latin. Au son de ma voix, elle me reconnut et entra aussitôt dans le « jeu » (si jeu il y avait !). J'entrai, jetai un coup d'œil rapide. L'abbé arriva et s'étonna de mon habillement.



Pierre Mallez (*Mercure*) en convalescence
(août 1945). Il a remis sa tenu de déporté

Je lui expliquai très vite que le désastre était arrivé. Il fallait que je fasse disparaître pas mal de papiers maintenant inutiles. L'abbé se mit à mon service. Pendant que Mademoiselle Pernez faisait le guet, allant d'une fenêtre à l'autre pour surveiller avec beaucoup de discrétion les allées et venues de la rue, je me mis à trier les papiers, gardant ce qui me paraissait essentiel et décidant de détruire le reste que l'abbé Villien brûlait dans le poêle de son bureau : entre autres choses, un fichier très volumineux qui avait été dérobé aux éditions Hachette (je crois) et qui donnait la liste des Français ayant souscrit un abonnement à l'hebdomadaire allemand « Signal », souscripteurs qui devaient être évités par les agents du réseau. Après deux bonnes heures de travail acharné, nous avons confectionné un petit paquet

d'archives essentielles que l'abbé glissa sous son bras après avoir mis sur ses épaules sa grande cape noire et descendit le cacher dans les sous-sols de l'église. Il remonta peu après.

Toute trace du réseau avait disparu de l'appartement. Si la Gestapo venait maintenant, elle ne trouverait rien de suspect ou tout au moins rien qui lui permit d'entrer plus avant dans le réseau. Le brave abbé et sa gouvernante passèrent alors des heures très pénibles, sursautant à chaque coup de sonnette, mais le cloisonnement voulu par *Cumulo* fonctionna très bien. La Gestapo ne sut jamais où était situé le bureau central du réseau. *Mercure*, malgré les très dures brutalités dont il fut l'objet, ne dévoila absolument rien et fut déporté en camp de concentration. Je ne devais le revoir que 41 ans après son arrestation, en octobre 1984, puis en 2008.

Quant à l'abbé Villien, je le revis après la guerre. Des liens d'amitié s'étaient établis entre nous. Lorsque je me suis marié, c'est chez lui, dans son chalet de Valezan en Savoie, que j'allai faire mon « voyage de noce ». Nous passâmes là une quinzaine de jours bien agréables. Mademoiselle Pernez vint nous voir un dimanche, quand nous habitions à Vernon.

L'abbé Villien décéda le 15 février 1950. Le jour de son inhumation, ses parents, le curé de la Trinité, les vicaires, virent arriver au cimetière, un drapeau tricolore porté par une dame encadrée de deux ou trois personnes. Ce petit groupe vint se placer près du cercueil. Le curé de la Trinité s'approcha d'eux leur faisant remarquer qu'ils devaient se tromper d'enterrement, qu'il s'agissait du corps d'un vicaire et qu'il ne voyait pas le pourquoi de la présence d'une délégation de la Résistance. La porte-drapeau lui répondit qu'ils étaient bien là où ils devaient être et qu'elle pourrait lui expliquer par la suite, afin de ne pas gêner le déroulement de la cérémonie. Elle lui révéla alors que l'appartement de l'abbé avait servi de lieu de réunion et de travail à un important réseau de renseignements allié. L'abbé n'en avait jamais parlé à personne. Pour lui, c'était chose normale d'aider la Résistance.

Il était savoyard, homme calme, dévoué, d'une intelligence très supérieure, d'une extrême bonté et d'une très grande modestie. Son curé n'avait jamais su auparavant que la Médaille de la Résistance lui avait été décernée⁵. À ce petit hommage que je lui rends ici, j'associe Mademoiselle Pernez qui sut faire preuve du même courage, du même dévouement et aussi de la même discrétion respectant entièrement celle de l'abbé Villien.

En ce matin d'octobre 1943 donc, lorsque tout fut terminé, je crois me souvenir que nous avons fait un maigre repas : maigre en raison du rationnement terrible qui régnait à Paris, mais maigre surtout parce que nous avions beaucoup de mal à avaler la nourriture : *Cumulo* était présumé mort, nous ne verrions plus sa grande silhouette sanglée dans son imperméable, coiffée d'un chapeau de feutre, à la démarche quasi athlétique. Le réseau était détruit parce qu'un traître avait préféré l'argent des Boches (un million de francs de l'époque !) à la vie de ses camarades. Et nous pensions aussi à la veuve de *Cumulo* et à ses enfants dont le dernier n'était âgé que de quelques semaines.

3 Retour en Normandie.

Je quittai l'abbé et sa gouvernante, le cœur bien lourd, redoutant pour eux les jours à venir. J'allai rue Nollet reporter ma soutane. Ce vêtement aurait pu être pour moi un alibi au cas où la Gestapo aurait connu l'emplacement du bureau, mais il risquait de devenir un véritable point de repère à mon arrivée à Évreux où je décidai de me rendre pour alerter la branche

⁵ Décret du 24 avril 1946, J.O. du 17 mai suivant (note de Marc Chantran).

normande du réseau [Vengeance] en la personne de Maury. De plus, il n'y avait qu'à Évreux que je pouvais facilement réintégrer une activité dans la Résistance.

À la gare Saint Lazare, je passai comme toujours auprès des divers groupes de civils, policiers français ou allemands, qui, comme dans toutes les gares, surveillaient tout et intervenaient souvent, mettant à leur triste actif bien des arrestations de résistants. Dans le grand hall de la gare, je mis en application les consignes que *Cumulo* nous avait apprises afin de m'assurer que je n'étais l'objet d'aucune filature. Il y avait en effet le risque que, connu de la Gestapo, je sois suivi et dévoile ainsi le sous-réseau de Normandie. Assuré que personne ne s'intéressait à mon sort, je montai dans le train d'Évreux, mais ne fut vraiment rassuré (si toutefois, on l'était à cette époque) que lorsque le train s'ébranla.

À Évreux, même série de précautions avant d'aller voir la famille Charpentier. J'expliquai à M. Charpentier la série des arrestations de Paris. Comme il était prudent que je sorte le moins possible, il fait prévenir Maury que j'étais arrivé, que le réseau devait être mis en sommeil et qu'il fallait me trouver un refuge dans la campagne. Dans l'après-midi, Alphonse Pasco m'amena une bicyclette et je partis avec lui chez ses parents.

Le lendemain, je rejoignis un nouveau refuge à Tourneville (27), chez Monsieur et Madame Tournatory, deux personnes âgées d'environ soixante ans. Je devins leur neveu de Paris où ils avaient travaillé avant leur retraite, venu chez eux pour se refaire une santé à la suite d'une maladie (à la suite des trois mois de privation passés à Paris, je n'avais pas très bonne mine !). Je retrouvai là un peu de sécurité et une bonne table et repris vite des forces. Là aussi, le désintéressement le plus complet. J'aidais le « Père François » à divers travaux, notamment dans la forêt où il avait abattu du bois de chauffage. Lui, partait au chantier par la route avec l'âne et la charrette, moi, j'y allais à travers champs.

3.1 Hiver 1943.

Les activités « Résistance » étaient un peu en sommeil en cet automne 1943. la transmission des renseignements n'était plus possible, les agents de liaison n'ayant plus de contact à Paris. Bernard Lauvray, originaire d'Évreux, et qui, à Turma, était le chef suprême du sous-réseau normand, fut averti que j'étais rescapé et réfugié dans la région d'Évreux où il pourrait éventuellement me contacter. Le réseau devait attendre que de nouvelles liaisons soient rétablies tant avec Londres qu'avec le reste de la France. Lauvray devait m'avertir dès que l'activité reprendrait.

Pour la fête du 11 novembre, anniversaire de l'armistice de 1918, nous avons pensé, Alphonse et moi, donner à la cérémonie qui devait avoir lieu dans l'église de Brosville (27), un petit cachet patriotique (tout défilé dans la rue pour aller au monument aux morts était interdit par l'occupant). Nous sommes allés voir le maire de Brosville lui demandant de mettre à notre disposition tous les drapeaux tricolores de la commune. Au début, il refusa tout net, alléguant le danger de représailles au cas où les Allemands seraient avertis. Puis nous sommes parvenus à un accord : il nous indiquait le local où étaient entreposés les drapeaux. Le 1^{er} novembre au soir, la porte de ce local ne serait pas fermée à clef et donc, nous pourrions nous servir. Ainsi, les drapeaux seraient sensés avoir été volés. Nous devons les remettre à leur place. C'est ainsi qu'à l'église de Brosville, la messe fut dite dans une église pavoisée aux couleurs nationales. Je crois que nous avons sortis tous les drapeaux du stock. Il n'y eut aucune réaction de la police militaire d'Évreux.

C'est aussi pendant cette période que nous parvint un jour une lettre d'un camarade, Raymond Levasseur, qui était « planqué » dans une ferme, près de Beaumont-le-Roger, chez M. Paul. Il nous disait avoir des pommes à couteau à nous vendre. Nous avons compris qu'il avait quelque chose de particulier à nous dire qui ne pouvait être écrit ouvertement dans une lettre risquant de tomber entre les mains de la censure. Nous avons donc décidé d'aller voir sur place et, à bicyclette, nous avons fait le trajet Tourneville-Beaumont-le-Roger. Raymond avait en effet récupéré un aviateur allié dont l'avion avait été abattu par la DCA allemande, mais depuis cette lettre, cet aviateur avait été envoyé vers une autre cachette en vue de son rapatriement vers l'Angleterre.

Nous sommes rentrés le soir même. En remontant la côte de Beaumont-le-Roger, nous nous étions accrochés à l'arrière d'un camion. Arrivés sur le plateau, lorsque le camion reprit un peu de vitesse, je ne lâchai pas assez vite ma prise, ou ma roue fit-elle un écart en raison d'un des nombreux trous du revêtement, je me trouvai projeté dans le fossé. Je me relevai, les mains, les coudes et les genoux en sang. J'essayai le tout avec mon mouchoir et ne fus vraiment soigné que lors de mon retour chez les parents d'Alphonse. Me faire remorquer par un camion ne m'était vraiment pas salubre : je n'ai jamais recommencé l'expérience.

Début janvier 1944, je reçus de Lauvray l'ordre d'aller à Paris et de le rejoindre à un rendez-vous près de la gare Saint Lazare. Là, il me dit que le réseau allait être réactivé, qu'il en prenait la direction, que j'aurais à m'occuper du courrier comme avant les arrestations. Comme planque, il me dit d'aller rue d'Alésia⁶ et me donna le signe de reconnaissance. Nouveau rendez-vous pris pour le lendemain. J'allai rue d'Alésia, mais je ne sais quel pressentiment m'empêcha de sonner à la porte de cette maison devant laquelle je passais plusieurs fois. Je regagnai le presbytère de la Trinité où je fus accueilli comme si rien ne s'était passé. J'eus alors la confirmation de la mort de *Cumulo*.

Au rendez-vous du lendemain, je dis à Lauvray⁷ que je logeai chez l'abbé Villien. Je n'y restai que quelques jours, quinze à vingt environ, et fus averti que Lauvray avait été arrêté rue d'Alésia dans la planque que j'aurais dû prendre. Il fut déporté sans avoir rien révélé aux Boches et mourut en 1945 au moment de son rapatriement en France, après un séjour de plusieurs mois en camp de concentration. Mon pressentiment ne m'avait pas trompé. Il y a en effet de fortes chances que la planque de la rue d'Alésia était sous surveillance de la Gestapo. Si j'y avais été, il est probable que c'est moi qui aurais été arrêté à la place de Lauvray.

3.2 Février 1944.

Je regagnai à nouveau Évreux, fin janvier ou début février 1944, et la maison Tournatory. Il fit terriblement froid cet hiver là, mais nous étions habitués aux intempéries. M. Tournatory réussit à trouver une bicyclette dans son hangar qui était un véritable entrepôt de pièces détachées de toute nature. À force de chercher, nous trouvâmes tout : cadre, guidon, pédales, frein, garde-boue, chaîne, etc. En fait de pneus, je ne pus trouver au début que des pneus pleins, genre de bandages prélevés sur de vieux pneus de voiture automobile, qu'un artisan local adaptait sur les jantes des roues de bicyclette. Ces pneus étaient inusables mais il fallait des jantes en très bon état et le postérieur du conducteur était vraiment mis à mal par les cahots de la route. Je réussis à trouver un petit pot de peinture pour recouvrir la rouille des tubes du cadre et rendre mon engin plus présentable et donc attirant moins l'attention des gendarmes.

⁶ Numéro 11 ou 13 ?

⁷ Pseudo : Noé ou Narcisse.

J'étais un familier du couple Tournatory. Ils n'avaient pas eu d'enfant. Elle, était une ancienne bonne travaillant dans les maisons bourgeoises de Paris. L'un et l'autre étaient originaires de Bretagne. Ma toute première rencontre avec lui remontait à l'été 1942 (il avait été chauffeur de taxi à Paris et fabricant de pièces détachées pour instruments de musique à Bois-le-Roi, dans l'Eure).

J'aidais alors à faire les foins dans la petite ferme gérée par les parents d'Alphonse. Ces foins étaient coupés à la faux par ce monsieur Tournatory qui, pour avoir moins de travail, nous apprit le maniement de la faux, à aiguiser et entretenir une lame pour avoir toujours un outil efficace. Que de fois nous avons été bien fatigués le soir après avoir fait une matinée de fauchage (il fallait s'y mettre de bonne heure tant que l'herbe était humide et bien tendre) et passé l'après-midi au grand soleil à tourner et retourner le foin pour le bien sécher et le charger ensuite sur la charrette.

Ce « père Tournatory » était bien brave mais faisait preuve parfois d'une mentalité un peu particulière. C'est ainsi que pendant cet été 1944, nous parlions avec Alphonse, au cours d'un repas du midi, d'un nid de pigeons sauvages que j'avais découvert dans un arbre près du chemin d'accès à la ferme, non loin du pont sur l'Iton. Dans ce nid, il y avait deux pigeonceaux dont je surveillais la croissance afin d'en faire un bon rôti. Le soir, en rentrant chez lui, le père François ne trouva rien de mieux que de subtiliser les deux oiseaux et, le lendemain, nous trouvâmes le nid vidé de ses occupants. Nous eûmes la confirmation que c'était bien lui qui nous avait « volé » notre gibier : au cours d'une conversation, sa femme nous dit avoir trouvé bien bons les petits pigeons rapportés par son mari.

Monsieur Maury m'incorpora à l'organisation de Résistance qu'il avait fondée à Évreux et me confia, entre autre mission, celle de rechercher des renseignements sur l'armée allemande dans les secteurs nord et est du département de l'Eure⁸, tandis qu'Alphonse se voyait attribuer le reste du département. Je devais sillonner cette région, visiter des indicateurs, repérer tous les travaux entrepris par l'armée et essayer d'avoir connaissance des mouvements effectués par les régiments ou unités (arrivées, départs...).

C'est ainsi qu'à Vernon, M. Thorel et le vicaire de la collégiale, me tenaient informé de tout. À Beaumont-le-Roger, c'était M. Paul. À Saint-André de l'Eure, un neveu des Tournatory. À Conches, un fermier du village du Chêne dont j'ai oublié le nom. À Louviers, le gendarme Albert... Tous ne connaissaient que moi et, sauf M Thorel et le vicaire de Vernon, ne savaient ni d'où je venais quand j'arrivais chez eux, ni quelle était ma véritable identité.

Sur ma bicyclette j'allais et venais, mon alibi, en cas d'interception par la police ou les gendarmes, étant la recherche de denrées alimentaires. Il fallait toujours avoir l'esprit en éveil afin de déceler le moindre indice d'un barrage routier, de repérer suffisamment à l'avance la voiture suspecte arrêtée au bord de la route, de n'entrer chez les gens qu'après avoir acquis la certitude que les Boches ne m'y attendaient pas. Il me fallait connaître parfaitement la région malgré l'absence de cartes afin de savoir trouver les voies de dérivation, en cas de danger. J'organisai mes tournées à ma convenance et, une fois la semaine environ, faisais un rapport écrit que je portais chez Maury, lequel le transmettait vers un central de réseau que j'ignorais complètement.

⁸ Saint-André de l'Eure, Pacy, Vernon, Lyons-la-Forêt, Beaumont-le-Roger.

3.3 Mai 1944.

Vers le mois de mai 1944, Tournatory arriva un jour très affolé : la Gestapo d'Évreux venait de procéder à de multiples arrestations : Maury, Biot, Chauvin de Brosville, Overlak, le curé de Bérengeville l'abbé Héliot. À première vue, le coup de filet paraissait se limiter à la ville d'Évreux et sa très proche région. Je ne jugeai pas utile d'aller vers Saint-André, Vernon ou Beaumont où, de toutes façons, je serais arrivé trop tard.

Mais je partis aussitôt pour Écardenville sur Eure où j'avais, quelques jours auparavant, demandé à l'instituteur de me donner le plus possible de renseignements sur un terrain de repérage situé à Champenard, sur le plateau au nord de la vallée de l'Eure. À sa demande, j'avais griffonné, sur un bout de papier de très petit format, les renseignements les plus importants : nombre d'appareils de repérage⁹, leur type, leur alimentation en énergie, le nombre d'opérateurs. Ces renseignements nous avaient été demandés en urgence par les services de Londres, ce terrain se trouvant être sur le chemin suivi par de nombreux groupes de bombardiers alliés partant bombardier l'Allemagne.

J'arrivai chez lui en début d'après-midi, entrai aussitôt dans la classe où il donnait son cours et lui demandai de vite renvoyer les enfants chez eux en simulant un malaise et de partir dans les champs jouxtant l'école, avec toute sa famille, lui précisant bien que la Gestapo risquait d'arriver d'un moment à l'autre. Je lui demandai où était le petit pense-bête que j'avais rédigé la veille ou l'avant-veille. Il le sortit de la poche de poitrine de sa blouse grise. Je lui dis de le faire disparaître de toute urgence et, de préférence, en le mangeant. Il me dit qu'il le faisait tout de suite et ajouta que les Boches pouvaient venir, il n'avait rien à se reprocher. J'essayai de le dissuader de cette confiance, lui rappelant les tueurs professionnels qu'étaient les agents de cette police spéciale.

Puis je sautai sur mon vélo et, à grands coups de pédale, filai vers la route à travers la place de la mairie et pris la direction de Louviers. J'avais à peine parcouru quelques quatre cents mètres que je croisai une voiture Citroën noire, traction avant, roulant à grande vitesse vers Écardenville. Mon cœur se serra, j'avais reconnu la voiture de la Gestapo. L'instituteur fut arrêté. Je ne sais s'il avait détruit le petit papier ou si les Boches le trouvèrent sur lui. Nous n'eûmes plus jamais de ses nouvelles car il fut déporté et mourut au camp de concentration. Maintenant, une plaque apposée sur le mur de l'école commémore son sacrifice. Quant à moi, je l'avais échappé belle mais, non armé, je ne pouvais rien faire pour sauver mon agent. Même si j'avais été armé, qu'aurais-je pu faire contre ces tortionnaires habitués à tuer sans discernement et dont c'était la profession.

Compte tenu de cette activité des policiers, il n'était pas question que je revienne chez les Tournatory. J'avais une position de repli chez des gens d'Hondouville où était déjà hébergé Jean Renon, un ami du séminaire qui avait refusé de partir travailler en Allemagne mais ne s'était pas engagé dans la Résistance. J'y allai et leur expliquai la situation. M. et Mme Boudain m'offrirent aussitôt l'hospitalité. J'y restai deux ou trois jours complètement cloîtré.

C'est au cours de ce séjour, qu'un après-midi, j'assistai au mitraillage de deux locomotives, arrêtées en gare d'Hondouville par des avions de chasse américains. Les avions piquaient au niveau du village d'Amfreville, volaient en rase-mottes, envoyaient leurs rafales de mitrailleuses, dépassaient la gare d'Hondouville, passaient au dessus de la maison des Boudain à une altitude de 15 à 20 mètres. Les moteurs des avions rugissaient, les pilotes

⁹ Le mot radar était presque inconnu à l'époque.

étaient bien visibles dans leur cockpit. Les deux locomotives furent transformées en passoirs, les éléments essentiels étant percés de part en part par les balles des grosses mitrailleuses. Les Boches ne purent jamais les réutiliser.

Inquiet du sort des Tournatory, je demandais à Jean d'aller voir chez eux quelle était la situation. Toujours sous le prétexte d'acheter poulets, lapins ou toute autre victuaille, il s'y présenta et lorsqu'il eut la certitude que tout était normal, leur dit que j'étais libre et m'inquiétais pour eux. J'y revins quelques jours plus tard car, si les Boches avaient connu cette adresse, ils y seraient venus aussitôt et, compte tenu de la situation de la maison, il était impossible pour eux de tendre une souricière dans les environs sans être immédiatement remarqués et donc signalés. D'autre part, dans ceux qui étaient arrêtés, aucun ne connaissait où je logeais, même Maury ne le savait pas avec précision. Quant à Alphonse, je savais qu'il n'avait pas été arrêté mais n'avais aucune notion de l'endroit où il était parti se terrer, comme moi je l'avais fait chez les Boudain. Je le retrouvai quelques jours plus tard, chez M. Thorel à Saint-Marcel, près de Vernon.

Et nous reprîmes nos activités en redoublant de précaution. Nous étions passés au travers une fois encore, cette chance durerait-elle ?

À titre de précaution supplémentaire, Alphonse abandonna la maison de ses parents et moi, celle des Tournatory. Nous avons élu domicile chez les Dubos à Carcouet, un petit hameau assez retiré de la route nationale. Ce fut la seule maison où l'on nous demanda de payer une pension, pas bien élevée, il faut bien le reconnaître. Il est vrai que les revenus de cette ferme, étaient bien faibles : lui, ne faisait pas grand-chose dans ses champs (peu de superficie) où poussaient plus de chardons que de blé. Elle, faisait de son mieux, au prix d'un travail acharné, pour faire vivre la maison avec le lait et ses dérivés, notamment le beurre, que lui donnaient trois ou quatre vaches, ses poules et leurs œufs, et ses lapins.

4 Quelques actions de Résistance.

C'est à cette époque, avril-mai 1944¹⁰, que nous avons commencé à fréquenter la ferme de Pennette. Nous y étions toujours reçus à bras ouverts. Un jour, dans une conversation, l'un de nous a dit que les Dubos nous réclamaient une pension qui grevait notre maigre budget. Nous ne recevions chaque mois que mille ou mille cinq cent francs avec lesquels nous devions couvrir nos frais de bicyclette (importants car nous roulions beaucoup), d'habillement, de repas quelque fois.

Madame Lemarié nous dit alors : « Venez ici, vous logerez au four tant que vous voudrez et vous n'aurez pas de pension à payer ». Ce refuge nous plaisait car la ferme de Pennette était assez retirée, en bordure immédiate des champs et des bois, au bout d'un chemin caillouteux qu'aucun véhicule ne pouvait emprunter sans faire beaucoup de bruit, tellement il y avait de trous et de bosses.

Dans cette ferme avaient déjà été hébergés plusieurs aviateurs alliés dont les avions avaient été abattus. Depuis, ils étaient partis vers d'autres planques ou vers des filières d'évasion France-Angleterre via l'Espagne. Nous avons donc établi là notre point fixe, adoptés que nous avons été par toute la famille, parents et enfants. Nous y sommes restés jusqu'à la libération le 24 août 1944.

¹⁰ j'ai été hébergé à la ferme de Pennette vers le 20 mai 1944, date très probable.

Il ne m'est pas possible de raconter la vie au jour le jour pendant cette période et dans un ordre chronologique strict. Par précaution élémentaire, je n'ai pas tenu de journal qui aurait été très accusateur si un jour il était tombé aux mains des Boches. Je vais donc me contenter de quelques faits saillants qui me sont restés en mémoire, sans forcément respecter l'ordre chronologique.

4.1 Les Hogues.

Mairie des Hogues : le village de Les Hogues est situé près de Lyons-la-Forêt. Il est en pleine forêt. Cette histoire s'est passée le jour du mardi-gras, le mercredi des Cendres et le jeudi suivant de l'année 1944. Maury me demanda d'aller avec Raymond Levasseur « prendre possession » des tickets d'alimentation de la commune des Hogues. Le beau-frère de Raymond habitait là-bas et pouvait préparer l'opération et nous héberger avant l'action. Ces feuillets de tickets d'alimentation étaient nécessaires pour les résistants de notre réseau et pour les réfractaires vivant dans le département de l'Eure et que nous avions pris en charge. Nécessaires aussi pour les résistants de Paris qui ne pouvaient se nourrir qu'en donnant des tickets aux marchands ou aux restaurants.

Toujours à bicyclette, je suis parti de Tourneville dans l'après-midi du mardi et effectué ma jonction avec Raymond vers Perrier sur Andelle. À partir de ce village, Raymond devenait le navigateur. Nous devions emprunter un chemin de bois connu de Raymond qui, en raison des parents qu'il avait aux Hogues, ne pouvait circuler ouvertement dans ce bourg sans risque, surtout en raison de notre action future. Dès que nous avons abordé la forêt, nous y avons trouvé une couche de neige (elle avait fondu dans les plaines mais était restée importante dans les sous-bois) qui nous a dissimulé le chemin. La nuit nous a surpris dans notre quête d'un cheminement. Finalement c'est presque par hasard, qu'après avoir erré dans un bois en forte déclivité, en pataugeant dans la neige gelée, en traînant nos vélos, nous avons débouché dans le jardin ... du beau-frère. Repas chaud pour nous réconforter.

Puis nous avons étudié quelle serait la tactique à adopter. Le beau-frère partit voir le maire de la commune, le couvre-feu dans les campagnes étant assez théorique. Il revint peu après avec un accord du maire pour que nous attaquions le facteur qui, à travers la forêt, apportait le courrier et les sacs de tickets arrivant de la Préfecture. L'action devait avoir lieu le lendemain matin, jour prévu pour la livraison de ces fameux tickets. Raymond et moi étions armé d'un revolver, surtout pour impressionner, car nous n'avions nullement l'intention de tirer sur qui que ce soit, sauf bien-sûr les Allemands. Le lendemain, à une heure décidée en accord avec le beau-frère qui connaissait les heures de passage du facteur, j'allai au devant du facteur dans la côte assez raide qui monte dans la forêt. Dès que je le vis montant à pied, je simulai une crevaisson. Lorsqu'il arriva à ma hauteur, je lui demandai s'il avait de quoi réparer. La conversation s'engagea.

Le facteur, plus finaud qu'il n'en avait l'air me dit : « aujourd'hui, je me suis arrêté, mais je ne l'aurais pas fait demain ». Je lui en demandai la raison, lui disant combien j'aurais trouvé peu humain de le voir passer sans me venir en aide. « Mais parce que demain, me dit-il, j'aurai les tickets d'alimentation à porter au maire des Hogues et que, dans ce cas là, j'ai ordre de ne m'arrêter nulle part, tant que le sac n'a pas été délivré à son destinataire ». Je fis mine de réparer le pneu (avec chambre à air) que j'avais à l'avant et le remerciai lorsqu'il repartit. Par un détour, j'allai retrouver Raymond dans la forêt. Nous avons décidé de revenir chez le beau-frère en passant par le jardin pour ne pas être vus et d'attendre le lendemain pour obliger le facteur à nous donner le précieux coli.

Vers midi, le beau-frère revint de son travail et nous demanda ce qui s'était passé. Le maire, à sa grande surprise, avait reçu les tickets. Le facteur racontait partout qu'il avait rencontré un individu qui voulait lui voler le sac mais qu'il avait été le plus malin, etc. Le maire avait par contre donné son accord pour une attaque de la mairie de lendemain, dès l'ouverture à 8 heures, à condition qu'il soit menacé très vigoureusement arme à l'appui. Le jeudi matin, malgré le froid glacial, je m'embusquai à l'orée du bois attendant l'arrivée du maire. Dès que je le vis entrer dans la mairie, je fonçai. Arrivé à la porte, je sortis mon revolver et entrai avec fracas dans le bureau où je lui intimai l'ordre de mettre tous les tickets dans le sac à dos que je lui lançai à travers la table. Je revois encore la pauvre femme de ménage qui ne m'avait pas vu entrer, accroupie qu'elle était pour allumer le poêle qui chauffait la salle. Lorsqu'elle entendit mon ordre, elle releva la tête, vit le revolver, et d'un bond se plaqua dos au mur, mains en l'air, me suppliant de ne pas la tuer. Avant de partir, je leur rappelai de n'avertir personne avant 11 heures sous peine de représailles. « Je vous laisse la vie sauve à cette condition, mais si vous avertissez les gendarmes avant l'heure dite, mes camarades n'hésiteront pas à vous liquider et attention à mon signal, n'oubliez pas que je suis très grand et rouquin » leur dis-je en ramassant mon sac et en sortant pour prendre mon vélo.

Il avait gelé très fort dans la nuit. Au moment de monter sur le vélo, en sautant pour ne pas me retarder, je glissai sur une plaque de glace et m'étais de tout mon long sur la route, sac, revolver, vélo répartis à droite et à gauche. Je récupérai le tout au plus vite, remerciant le ciel que la route soit déserte. Ayant enfourché le vélo, je pris la direction de la forêt où je retrouvai Raymond. Ensemble nous filâmes vers la Seine que nous voulions repasser au plus vite. Nous avions prévu de traverser le fleuve dans la barque d'un passeur, les ponts et le barrage de Poses étant sévèrement gardés par des miliciens français et le pont d'Igoville nous paraissant trop éloigné. Nous trouvâmes la barque et le passeur à l'endroit habituel, chargeâmes les vélos sur la barque. Lorsque la barque eut avancé de quelques mètres, le passeur nous dit : « le courant est fort aujourd'hui, je vais être obligé de vous conduire au-delà du débarcadère habituel, les flics me connaissent, ils laisseront faire, d'autant que cela arrive de temps en temps ». En disant cela, il regardait fixement la sacoche d'un vélo. Je compris très vite : de la sacoche du vélo de Raymond, sortait le canon d'un revolver et presque toute l'arme était visible et bien visible. Nous acquiesçâmes avec un sourire, le passeur avait bien compris. Nous l'avons payé assez largement et avons filé bien vite : moi vers Tourneville, Raymond vers Beaumont-le-Roger.

Je ne devais plus le revoir qu'après la guerre car, au début du mois de mai suivant, il fut arrêté par les SS qui, au cours d'un contrôle de routine, avaient trouvé dans son sac une grande partie des feuilles de tickets d'alimentation récupérées aux Hogues. Pour lui, la chance avait basculé ce jour là ! Torturé, il fut finalement déporté. Il subit un très dur martyre qu'il raconte dans le livre qu'il a écrit après son retour du camp « les Loups de Germanie ». Je l'ai parmi mes livres et lorsque parfois, au hasard d'une recherche, je le retrouve et en lis quelques lignes, je ne peux m'empêcher de frissonner car j'aurais pu être avec lui . Son sort aurait pu être le mien !

Voici comment un jour, je fus catalogué comme « terroriste », comment un jour j'ai menacé de mort le maire de cette commune, moi qui -comme on dit- « ne ferais pas de mal à une mouche ». Cette sale guerre avait de tristes conséquences. Comme il est dur aussi de savoir qu'un bon camarade a été arrêté lâchement et torturé. Alors monte en soi le désir de la vengeance. Nous n'avions pas encore connaissance des camps de la mort, nous ne faisons qu'en soupçonner l'existence, sans en réaliser toute l'horreur.

4.2 Fourges.

Une mission à Fourges¹¹ -avril ou mai 1944- : Après l'arrestation de Maury, nous étions coupés de tout contact. Puis le réseau « Alliance » s'implanta dans la région d'Évreux et c'est un dénommé *Fiquet*¹² qui nous recruta, Alphonse et moi, comme agents de liaison par l'intermédiaire de la femme de Maury. Il vint loger chez le directeur de l'usine de textile de Brosville et il devait par la suite épouser la sœur de ce directeur. Il disposait d'opérateurs radio. Un jour, *Fiquet* nous demanda de porter un pli particulièrement urgent à quelqu'un résidant dans un petit château situé dans le village de Fourges.

Compte tenu de la distance à parcourir et du danger d'interception, il jugeait nécessaire d'engager deux agents. Et en avant sur nos bicyclettes. À l'aller, nous avons franchi la Seine à Vernon, en utilisant le bac, car le pont routier avait été rendu inutilisable à la suite d'un bombardement aérien des jours précédents. Le pont de chemin de fer de la ligne de Vernonnet était depuis pas mal de temps complètement détruit. À Fourges, le château en question était occupé par les Allemands qui venaient d'y installer un PC. Heureusement la châtelaine était toujours là, tout au moins, nous le supposâmes. Alphonse, qui parlait un peu l'allemand, entra pour remettre le message tandis que le plus négligemment possible, je surveillais l'extérieur. Très vite, Alphonse revint, mission accomplie, et nous reprîmes la route du retour. Mais nous ne sommes arrivés à Vernon qu'après l'heure du couvre-feu et sans aucune position de repli sur la rive droite de la Seine.

Plus de bac, et il fallait que nous passions le fleuve. D'abord savoir s'il y avait des sentinelles sur les sentiers de hallage longeant les rives. Aucun mouvement aux abords du pont. À l'aller du bac, j'avais regardé le pont détruit et m'étais aperçu qu'une des énormes poutres qui constituait son ossature, formait un immense V dont la pointe inférieure était presque au ras de l'eau¹³. Nous avons donc décidé de le franchir à pied. La lune éclairait le paysage. Nous avons parcouru cette poutre, descendu puis remonté, en tenant notre bicyclette à côté de nous dans le vide. Nous avons été ensuite coucher chez le père Thorel, chez qui nous sommes arrivés vers minuit. Nous avons eu la chance de ne rencontrer aucune patrouille allemande.

4.3 La Croix-Saint-Leufroy.

Le parachutiste de la Croix-Saint-Leufroy, avril-mai 1944¹⁴. Il nous fut signalé qu'un aviateur allié, dont l'avion avait été abattu à la suite d'un combat aérien, s'était posé sur le ventre dans un champ près du village, avait été recueilli et hébergé au château de la Croix-Saint-Leufroy. Il fallait aller le chercher d'urgence, les Allemands occupant toute une aile du château. Comment cet aviateur avait-il échoué au château ? Nous ne l'avons jamais su. Les Français savaient parfois être tellement discrets et, à merveille, détourner l'attention des Boches. Alphonse et moi avons effectué cette mission.

Arrivés au château vers le milieu de l'après-midi, nous avons demandé à un jardinier de nous conduire auprès de la dame de compagnie de la châtelaine, ainsi que cela nous avait été indiqué. Par une chance inouïe, l'unité stationnée là était en train de préparer son départ vers un autre cantonnement. Les Boches allaient et venaient, les officiers hurlaient des ordres, des camions arrivaient, d'autres étaient en cours de chargement, d'autres partaient. Ce branle-bas

¹¹ Fourges est un petit village, au nord de la vallée de l'Epte et Sainte-Geneviève-les-Gasny (Eure).

¹² De son vrai nom Menou.

¹³ Le pont actuel a été beaucoup rehaussé lors de sa construction.

¹⁴ La Croix-Saint-Leufroy est un petit village de la vallée de l'Eure, entre Acquigny et Pacy sur Eure. À l'entrée du village en venant du Boulay-Morin, sur la gauche un très joli château.

nous convenait à merveille, les sentinelles étaient inexistantes, personne ne s'occupa de nous et, le plus naturellement du monde, nous montâmes au premier étage pour voir la dame de compagnie ou la châtelaine elle-même (nous n'avons pas demandé l'identité de la personne rencontrée). Très vite, nous prîmes livraison du parachutiste, un gaillard de belle taille, bien bâti, ne parlant pas un mot de français et qui, lorsque nous lui avons demandé s'il savait monter à bicyclette, nous répondit qu'il savait à peine ce qu'était une bicyclette. Il avait appris à piloter un avion de chasse mais pas un vélo ! Au château, on lui avait donné des vêtements civils. C'est en ayant l'air de parler tranquillement entre nous qu'avec la dame et le parachutiste, nous avons redescendu l'escalier monumental du château, avons repris nos vélos (deux vélos !), et sommes sortis par le portail d'entrée où la dame nous a dit au revoir, comme à des visiteurs venus passer quelques instants avec elle.

Alors que nous étions entrés à deux, nous repartions à trois. Arrivés sur la route, nous avons pris à droite, vers la rivière d'Eure. Après avoir franchi le pont, nous étions hors de vue du château et de ses abords. L'Américain fut assis sur le cadre du vélo d'Alphonse et, au plus vite, nous avons rejoint le bas de la côte d'Irreville. Nous avons pris alors un chemin de bois pour monter la côte et, arrivés au village d'Irreville, nous avons traversé la route goudronnée et pris un autre chemin qui à l'époque n'était pas goudronné et nous conduisait vers le hameau de Pourry qui ne comportait que deux ou trois maisons. Tout ce parcours avait l'avantage d'être à travers plaines et bois. Nous le connaissions bien pour l'emprunter de jour comme de nuit, et nous étions assurés de n'y voir aucun Allemand, d'autant plus que la nuit était venue.

Lorsque nous pouvions rouler à bicyclette, chacun notre tour nous prenions l'Américain sur notre cadre. Ceci exigeait une véritable gymnastique, lui était de belle taille, nous plutôt petits et de ce fait, ce n'était guère commode de pédaler et conduire l'engin avec cet homme installé devant nous. Au sortir du hameau de Pourry, trois cents mètres avant le croisement de notre chemin de terre et de la route d'Évreux à Louviers, je roulais en éclaireur une dizaine de mètres en avant d'Alphonse qui convoyait sur son vélo notre aviateur. Nous faisions le moins de bruit possible et savions alors nous déplacer en silence presque complet. Brusquement, j'eus la sensation d'avoir entendu quelque chose de suspect en avant vers le carrefour. Je donnai l'alerte immédiatement et nous nous sommes affalés dans un champ de luzerne qui bordait le chemin. À plat ventre, nous avons avancé d'une dizaine de mètres dans le champ en traînant nos engins, non sans avoir fait signe à notre compagnon de garder le silence. Au départ d'ailleurs, nous lui avons fait des recommandations : ne pas parler, rester silencieux, suivre nos ordres sans retard : telles étaient les conditions de sa survie et de la notre. Il avait bien compris.

Couchés dans la luzerne, tous les sens en éveil, nous avons attendu et, tout à coup, nous avons entendu très nettement quelqu'un marcher sur la route, le bitume des routes, mal entretenu, comportait beaucoup de gravillons. Dès lors nous eûmes la certitude qu'une embuscade était dressée au carrefour par les Allemands, coutumiers du fait. Pour qui ? Pourquoi ? Pourquoi à ce petit carrefour ? Nous avons attendu, attendu, attendu, mais nous nous savions invisibles de la route nationale (il faisait nuit) que nous surplombions légèrement, invisibles également du chemin dont nous nous étions éloignés et cachés que nous étions, par la luzerne assez haute. Il devait être aux environs de minuit. Une heure après, peut-être plus (?), nous avons entendu plusieurs personnes marcher sur la route, puis un moteur se mit à tourner et nous avons deviné, plus que vu, une voiture tout terrain allemande, au profil si caractéristique, prendre la route et partir vers Évreux.

Encore une fois, nous venions d'échapper à l'arrestation qui, par suite de la présence de l'Américain, nous aurait conduit tout droit au poteau d'exécution. De nombreuses affiches, placardées partout, annonçaient que serait passé par les armes quiconque aiderait les aviateurs alliés tombés en France. Très vite, nous avons repris le carrefour et repris les chemins de terre jusqu'à Pennette où nous nous sommes couchés avec grand plaisir. Sans avoir mangé. En effet, nous mangions quand nous le pouvions mais, au cours de nos déplacements, il nous arrivait de « sauter » un repas, quelquefois deux. Inutile d'ajouter que, quand nous le pouvions, nous faisons honneur à la nourriture mais, à la Libération, nous faisons partie des personnes qui, comme disait un copain, « n'ont pas un gramme de graisse sur le corps ».

4.4 Porte-Joie.

Le pont de bateaux de Porte-Joie¹⁵, juillet 1944. *Fiquet* me fit appeler un jour et me dit que, dans un message, les services alliés nous signalaient que les aviateurs, lors de reconnaissances effectuées tôt le matin, découvraient sur les routes allant de la vallée de la Seine vers le champ de bataille de Caen, des groupes de quelques chars de combat, non repérés la veille au soir. Ces chars paraissaient venir de nulle part mais se situaient toujours dans un axe Vernon-Gaillon-Caen. Il devait donc exister dans ce secteur un atelier de montage ou de réparation de tanks. Je devais prospecter tout mon secteur, et vite, car la bataille de Caen faisait rage et ces chars, en plus ou en moins, pouvaient être importants.

J'allai voir un gendarme de Louviers¹⁶ et lui parlai de cette affaire. Il me révéla alors que, derrière la gare de Saint-Pierre du Vauvray, existait depuis quelque temps une zone interdite en bordure de Seine. Personne, pas même les gendarmes, ne pouvait accéder dans ce secteur sévèrement gardé et qui faisait face aux ateliers de l'usine Renault en activité sur la rive droite. Ces ateliers étaient eux-mêmes interdits à toute personne étrangère à l'armée allemande. La clé du mystère des tanks était-elle là ?

Je décidai d'aller voir ce qui était possible. Sur mon vélo, je ficelai une canne à pêche, un cageot à fruits sur le porte-bagages dans lequel j'avais mis du fil de pêche, des hameçons, des appâts, la panoplie du brave pêcheur à la ligne parti à la recherche d'un coin poissonneux. Passé Saint-Pierre du Vauvray, je restai sur la rive gauche de la Seine. Quelques kilomètres plus loin, je trouvai la route barrée par des chevaux de frise. Sur la droite de ce barrage, s'ouvrait un passage où les barbelés avaient été écartés pour laisser un espace libre suffisant pour une voiture automobile. Pas un Boche en vue, pas une sentinelle. Je passai dans l'intervalle des barbelés, suivis le chemin de terre qui y faisait suite et arrivai au bord de la Seine. Je continuai sur le chemin de hallage et, tout à coup, aperçus sous les ramures des grands saules, des péniches comportant chacune un élément de pont. Il y en avait ainsi beaucoup cachées le long des deux berges.

Brusquement je vis les Boches devant moi, tous impeccablement en rang sur une seule file et faisant face au fleuve et à la rive droite. J'aperçus aussi une vedette qui venait de quitter la rive droite pour se diriger vers l'estacade de la rive gauche et, sur cette vedette, se tenait outre le conducteur, un officier coiffé d'une casquette constellée de galons et de dorures. Les Allemands devant qui je passai, étaient tous au garde-à-vous, saluant militairement. Je défilai devant eux en ne regardant que le chemin sur lequel je roulais. Quelques centaines de mètres plus loin, le chemin de hallage tournait à gauche et, au bout de cet embranchement, les chevaux de frise avaient également été écartés. J'étais sorti du guêpier. Au début, j'allai un train normal comme un pêcheur !, presque insouciant. Mais dès que je fus sur de ne plus être

¹⁵ Porte-Joie est un petit village derrière Saint-Pierre du Vauvray.

¹⁶ M. Albert.

visible des Boches, je me mis à pédaler comme un forcené sur cette plaine bien plate et pris le premier chemin de bois que je trouvai et où les Boches auraient bien du mal à me retrouver.

Tard le soir, je repassai voir le gendarme Albert pour lui dire que j'avais réussi. Avant de partir je l'avais averti que j'y allais et que, si le soir je n'étais pas revenu le voir, c'est qu'il me serait arrivé un ennui grave. Je fis aussitôt un rapport à *Fiquet*. Par radio, la position exacte du pont de bateau, qui ne se déployait que la nuit, fut donnée. Il permettait aux chars réparés dans l'atelier de passer sur la rive gauche du fleuve et gagner ainsi de nombreuses heures de parcours pour rejoindre le front. Quelques nuits plus tard, j'aperçus des grappes de fusées éclairantes tombant du ciel dans la direction de Porte-Joie et j'entendis des explosions de bombes. Le gendarme Albert me fit savoir le lendemain que le pont avait été bombardé de nuit, que la zone interdite n'existait plus et que les Boches étaient partis. J'ai su plus tard par M. Charpentier, qu'un agent d'un autre réseau avait donné des renseignements identiques aux miens, à peu près le même jour. D'où la rapidité du bombardement sans doute, les deux sources différentes prouvant la fiabilité de l'information. En ce qui me concerne, j'avais eu la chance extraordinaire de venir faire ma « promenade » au jour et à l'heure précise où un officier de très haut rang, était venu inspecter ces installations. En raison de son arrivée imminente, les Boches ne m'ont pas interpellé. C'est sans doute en prévision de son départ en voiture que les barrages de barbelés avaient été entrouverts. À nouveau, j'avais eu de la chance.

4.5 Sassey.

Les avions de Sassey¹⁷. Courant mai 1944, nous avons reçu une demande de renseignements de l'aviation alliée. Les bombardements aériens battaient leur plein à cette époque, pour préparer le débarquement qui devait avoir lieu le 6 juin. À l'avant des bombardiers, les alliés envoyaient des chasseurs chargés de neutraliser les chasseurs allemands rapides et maniables qui faisaient des ravages parmi les lourds bombardiers. Au terrain d'Évreux, était basée une escadre de chasse, réduite en nombre en raison des fortes pertes subies lors de combats aériens, mais encore très agressive. Les patrouilles alliées volant au-dessus et aux alentours du terrain officiel n'y décelaient aucun décollage mais se trouvaient fréquemment face à des chasseurs boches sortis on ne savait d'où. La logique voulait donc qu'existât quelque part un terrain annexe où se réfugiaient ces avions et d'où ils pouvaient décoller sans être repérés. Ce terrain devait être à proximité du terrain officiel pour permettre le ravitaillement en essence et en munitions.

Comme Évreux était sur mon secteur, *Fiquet* me chargea de rechercher ce terrain mystérieux. Je me mis à prospecter la campagne aux alentours des villages de Miserey, Le Vieil Évreux, Saint-Luc... je fouillai les bois, la plaine, rien. Un soir, alors que je remontai la vallée d'Eure, à la sortie du village de Sassey, je repérai un poste de DCA¹⁸ camouflé en bordure de la route dans un champ de blé. J'aperçus, courant dans un chemin de champ, deux fils électriques : un noir et un rouge qui venaient du poste de DCA et partaient vers un grand bosquet planté au milieu de la plaine. Je savais que les fils noir et rouge constituaient des lignes téléphoniques reliant les postes de DCA à leur poste de commandement et d'alerte. Je me mis à suivre ces fils.

Peu avant d'arriver au bois, j'aperçus un soldat allemand qui chassait les pigeons sous les grands arbres de la bordure. Le chemin entraînait sous la futaie, j'y entrai aussi et compris que j'étais tombé sur le « pot aux roses ». En sous-bois, le chemin avait été élargi, au dessus,

¹⁷ Sassey est un petit hameau sur le plateau est d'Évreux, près du champ d'aviation.

¹⁸ Défense contre avions.

d'immenses filets de camouflage formaient un véritable tunnel et un certain nombre d'avions de chasse Messerschmitt étaient garés là, l'arrière sous les arbres, l'avant vers le chemin, prêts à rejoindre une piste de décollage. Sous les arbres j'entendais parler. Des camions étaient garés ainsi que des camions citernes. Des tentes étaient dressées. Je sentais une odeur de cuisine et me doutais que tout le personnel devait être à table en train de souper, y compris les sentinelles. Je m'activai en silence, sortis du bois qui devait avoir à peu près trois cents mètres de large. À la sortie, je remarquai que la terre du champ couverte d'herbe très rase et non pas de blé qui à cette saison était déjà haut sur tige, avait été soigneusement damée de façon à présenter une surface la plus régulière possible. Un peu plus loin, à cinq ou six cents mètres dans la plaine, j'aperçus pointé vers le ciel le tube d'un canon de DCA ou mitrailleuse contre avions.

En roulant, j'examinai un peu les deux servants du canon : deux hommes d'un certain âge, qui n'avaient rien de SS et qui me regardaient arriver sans me porter d'intérêt majeur. Je passai devant eux, et un peu plus loin, j'aperçus sur le bord du chemin un morceau de papier format d'une carte postale. Mettant pied à terre, je le ramassai et, le retournant, m'aperçus qu'il s'agissait d'une photo de Hitler, et qu'une longue dédicace y était manuscrite. Les artilleurs me regardaient faire mais sans avoir aucun geste inquiétant pour moi. Je mis la carte postale dans ma poche et filai vers le Boulay-Morin.

Je fis mon rapport à *Fiquet*. Peu de jours après, un groupe de chasseurs bombardiers alliés à double fuselage « lightning » attaquèrent le bosquet et un nuage de fumée noire ne tarda pas à faire la preuve que les Boches venaient de perdre de précieux chasseurs.

Quant à la carte postale, je décidai de la mettre dans mon portefeuille pensant qu'en cas de fouille par la Gestapo, elle pourrait me rendre service. Alphonse était alors en mission ailleurs et ne put me traduire le texte de la dédicace. L'avenir devait montrer que cette photo était un véritable sésame qui, quelques jours plus tard, me rendit un immense service.

5 Le Débarquement.

5.1 6 juin 1944.

Ce jour là je partis très tôt de Pennette vers 5 heures du matin. Je traversai Évreux et me dirigeai vers Conches. Au bas de la côte de Saint-Sébastien, un homme était arrêté auprès de sa bicyclette. Comme j'arrivai à sa hauteur, il me salua et me demanda d'où je venais. Je lui dis que j'habitais Évreux. Il me dit alors « les Américains et les Anglais ont débarqué cette nuit sur les côtes de la Manche. C'est un soldat allemand qui me l'a dit lorsqu'il est parti rejoindre son unité qui était envoyée en urgence à Caen. Ils vont arrêter tous les hommes. Ils sont très nerveux, prêts à tirer sur tout ce qui leur semble anormal ». Je fis celui que cela n'intéressait pas et lui demandai s'il ne connaîtrait pas une ferme qui vendrait du ravitaillement. Il ne connaissait pas !

Je pris la route de Conches par la vallée. En passant devant la porte d'entrée du sanatorium de la Musse (porte du bas), je remarquai que la sentinelle ordinairement très décontractée, avait revêtu la tenue de combat, le casque couvert de toile verte sur la tête et qu'elle se tenait auprès d'un fusil mitrailleur prêt à tirer, la bande de cartouches étant déjà enclenchée. Puis les avions alliés commencèrent à passer, très nombreux : groupes de bombardiers, chasseurs, bombardiers-chasseurs. C'était anormal que les chasseurs soient déjà au-dessus de notre région si tôt dans le matin. Je commençai à croire que la nouvelle donnée par l'inconnu de tout à l'heure, était peut-être vraie. J'arrivai à Conches. Au premier carrefour, je vis un pilote

allemand qui s'apprêtait à monter dans sa voiture. Il était en tenue de vol. Au même moment, je levai la tête pour regarder cinq ou six chasseurs bombardiers américains qui tournaient sur la ville, m'aperçus qu'ils se mettaient en position d'attaque. En général ces avions volaient de front. Lorsqu'ils décidaient d'attaquer un objectif au sol, ils se mettaient très vite en file indienne, ils lâchaient leurs bombes les uns à la suite des autres et s'ils mitraillaient, effectuaient leur passage à la queue leu leu, lâchant de longues rafales sur la cible.

La mise en formation des avions m'inquiéta : depuis quelques jours, les attaques aériennes des petits groupes d'avions étaient concentrées sur les carrefours des routes. Dans un grand effort, j'essayai de démarrer mais ma chaîne sauta sur le pédalier et je me trouvai stoppé en plein carrefour. Laissant le vélo au milieu de la rue, je me jetai dans une ruine de maison qui faisait le coin. Les murs avaient environ un mètre cinquante de haut suite à un précédent bombardement. J'avais donc une vue intégrale vers le ciel. J'assistai ainsi à la mise en piquet de l'avion puis au décrochage de sa bombe. Je vis celle-ci se ruer vers le sol en oscillant légèrement. J'étais persuadé que cette bombe m'était destinée et je la voyais se rapprocher comme si elle devait terminer sa course exactement sur ma tête. Puis il y eut un grand souffle et presque aussitôt une explosion terrible mais à une centaine de mètre de moi, de l'autre côté de la maison voisine de celle où j'étais réfugié. Les autres avions n'avaient pas suivi le premier, estimant sans doute qu'une seule bombe suffisait (ce qui était bien mon avis à moi aussi...).

Je ne m'attardai pas là, remis ma chaîne en place et filai vers la sortie sud de Conches afin de voir ce que devenait un hangar de montage d'avions que les Boches avaient installé sur un petit terrain juste à la sortie de la ville. Je passai chez mon agent du secteur à une dizaine de kilomètres. À ma grande joie, je vis que le hangar venait d'être bombardé très peu de temps avant. Les bombes avaient fait mouche, tout était détruit et les décombres brûlaient encore.

Je continuai en direction du village de Chêne où habitait mon indicateur. Brusquement, jailli du bois que je longeais, un soldat allemand me stoppa tout net avec le canon de sa mitraillette pratiquement bloqué sur ma poitrine. Il me demanda en hurlant mes papiers d'identité. C'était un SS, les deux éclairs d'argent brillaient sur les revers de sa veste et sur chaque poignet de veste. J'avais aperçu sans pouvoir la déchiffrer se détachant sur fond blanc, l'inscription indiquant le nom de la division d'élite à laquelle mon « interlocuteur » appartenait. Il était tout de noir vêtu, un athlète mais une vraie gueule de brute, certainement plus habitué à tuer qu'à jouer du violon. « Où allez vous ? » me dit-il en français prononcé à l'allemande. Tout en cherchant mon portefeuille dans lequel étaient mes papiers, je lui dis quelque chose comme « manger, faim... ». Dès qu'il aperçut mon portefeuille, il me l'arracha des mains, montrant par là qu'il n'en était pas à son coup d'essai en fait de vérification d'identité. Il l'ouvrit. Il vit la carte postale de Hitler ramassée quelques jours auparavant. Il lut la dédicace, me regarda fixement, je soutins son regard : au point où j'en étais, je pouvais me permettre de le regarder dans les yeux. Puis, comme dans un rêve, je le vis refermer mon portefeuille, me le rendre, abaisser le canon de son arme, remettre cette arme à la bretelle, claquer des talons dans un semblant de garde à vous et me dire « allez, Monsieur ». J'essayai de ne pas montrer mon étonnement, remis tranquillement mon portefeuille dans ma poche, remontai sur mon vélo et partis.

Je roulai pendant une centaine de mètres en me demandant si je n'allai pas recevoir une rafale de balles, les SS étant coutumiers du fait, ils laissaient partir leurs prisonniers et les fusillaient de dos. Rien, rien, rien n'était donc terminé. Un ou deux kilomètres plus loin, je pris à gauche la petite route du Chêne, et lorsque je fus sûr de ne plus être vu de ce SS, je m'effondrai dans

le fossé nerveusement à bout. La mort venait de me frôler de si près, une simple petite pression sur une gâchette d'arme approvisionnée pour tuer, la chance ou je ne sais quelle protection venait de me sourire encore une fois. La défaillance surmontée, je repris la route et arrivait dans la ferme (habitation de mon indicateur) où je me remis complètement de mes émotions de la matinée.

Maintenant quand je vois les graffitis CRS = SS, je me dis que ceux qui les inscrivent n'ont jamais vu un vrai SS en tenue de combat, prêt à écraser, à détruire un être humain sans aucun scrupule. Ceux qui ont été en camp de concentration, ou qui ont été torturés par eux comme mon camarade Raymond Levasseur, savent encore bien plus que moi quelles brutes pouvaient être ces hommes fanatisés, dressés pour faire une guerre ignoble au-dessus de tout ce que l'on pouvait imaginer.

Nous étions à table dans cette ferme, quand un sourd grondement se fit entendre, et prit rapidement de l'ampleur. Nous sommes vite sortis et, dans la plaine venant du Sud, nous avons aperçu un nuage de poussière et entendu de plus en plus distinctement le ferraillement des chenilles de char. Très vite, les premiers blindés (des chars « tigres ») arrivèrent sur la place en face l'entrée de la ferme. Encore des SS, le sigle était peint sur chaque véhicule. C'était la division « Adolf Hitler » je crois me souvenir, qui faisait mouvement pour rejoindre le front de Caen et s'opposer au débarquement qui avait effectivement commencé à l'aube.

L'école communale était située sur la même place, très proche de la ferme. Je vis arriver une dizaine d'enfants qui, de l'intérieur de la cour de récréation, se mirent à regarder défiler ces tanks, ces camions, ces motos. Sur la plateforme arrière des chars, des hommes étaient allongés prêts à sauter en cas d'embuscade. Les avions alliés qui patrouillaient partout eurent vite fait de repérer cette colonne de véhicules qui entraînait maintenant dans leur zone d'action. Ils arrivèrent nombreux. Les blindés, très vite et avec une précision extraordinaire qui prouvait l'habileté manœuvrière des conducteurs, se glissèrent sous tous les arbres de la place, des champs, des cours de ferme. Les engins qui avaient dépassé le village et se trouvaient à découvert dans la plaine, furent soumis au feu des chasseurs et bientôt, des colonnes de fumée noire montèrent dans le ciel.

Mais sur la place du village, la situation devint très difficile. Les balles sifflaient partout, tirées par des avions tirant très bas. J'aperçus alors les enfants complètement affolés, l'instituteur était je ne sais où. D'un bond, je sautai dans la cour de l'école et mis les enfants à l'abri contre le mur du préau. Je les tins là pendant peut-être une demi-heure, les rassurant autant que je pouvais. Dès que le combat fut terminé, je les renvoyai chez eux en leur recommandant de faire au plus vite. Quant aux chars rescapés, ils reprirent leur route comme si rien ne s'était passé.

Le soir, je rentrai à Pennette, en prenant encore plus de précautions que d'ordinaire car les Boches étaient très excités et les avions alliés n'hésitaient pas à attaquer à la mitrailleuse tous les véhicules roulant sur les routes. Vers 19 heures, une colonne allemande brûlait sur la route de Parville à Beaumont-le-Roger où il n'y avait que très peu d'arbres pour s'abriter : les « Spitfires » britanniques, que j'avais vu évoluer peu avant, l'avaient attaquée et réduite à néant.

Ai-je connu à l'avance la date du débarquement ? Non, et je soutiens que beaucoup qui disent aujourd'hui « je savais », étaient aussi ignorants que moi. Les alliés n'avaient pas eu l'inconscience de dévoiler cette date super secrète, à des gens qui, d'un moment à l'autre,

pouvaient être soumis à la torture par la Gestapo et Dieu sait que, sous la torture, personne ne peut savoir quelle sera sa réaction. *Cumulo* le savait bien, lui qui disait « ils ne m'auront pas vivant car, sous la torture, je ne sais ce que je ferais ».

5.2 Autres actions.

5.2.1 Serquigny.

Bombardement du dépôt de Serquigny, (?) 1944. Dans ce dépôt de la SNCF, étaient basées de nombreuses locomotives que les Allemands utilisaient en priorité pour tracter leurs trains de troupes ou de matériel. Chez mes amis Paul, de Beaumont-le-Roger, je pris un jour contact avec un responsable de ce dépôt qui me donna divers renseignements sur l'activité du dépôt : effectifs en locomotives, utilisation de ces locomotives... Un bombardement pourrait être utile qui détruirait les activités d'entretien et un certain nombre d'engins. Mais le responsable me dit « surtout demandez bien qu'il ait lieu entre 12 et 14 heures, au moment où tous les ouvriers sont partis déjeuner ». Je lui répondis que je pouvais demander une action aérienne, mais que je ne pouvais dire avec certitude si elle aurait lieu, et si oui, dans quelles conditions. Je fis le rapport à *Fiquet* qui demanda effectivement un bombardement.

Plusieurs jours après, arrivant chez Paul, je fus reçu avec un grand sourire par M. Paul et le responsable du dépôt de Serquigny qui m'avait fourni tous les renseignements et qui se trouvait là par hasard d'ailleurs. Ils me dirent que le bombardement avait eu lieu à 13 heures, que les ateliers avaient été détruits et X locomotives avec. Je me souviens de ces paroles « Grâce à vous, aucun ouvrier n'a été blessé ni tué. Vous avez été notre sauveur ». Je n'avais pourtant été qu'un simple agent de transmission. Sans doute, la chance m'avait-elle souri là encore.

5.2.2 Pennette.

Perquisition de l'armée allemande à la ferme de « Pennette », commune de La Vacherie sur Hondouville¹⁹. Cet épisode se situe vers la fin juillet ou les premiers jours d'août 1944. Je faisais partie alors du réseau Alliance. J'étais hébergé à la ferme de Pennette par Monsieur Hector et Madame Marguerite Lemarié.

Comme souvent, ce matin-là, très tôt, je m'apprêtais à partir à bicyclette pour une mission. Quelle mission ? Les événements que je vais raconter ont totalement oblitéré ma mémoire à ce sujet. Elle devait revêtir un certain aspect car je portais armé, ce que je ne faisais presque jamais, sachant bien qu'en cas d'arrestation sur la route, une arme était une preuve irréfutable (mon camarade Raymond Levasseur en fit la si douloureuses expérience). Donc, ce matin là, un revolver était glissé dans mon dos, pris dans ma ceinture.

J'avais déjeuné avec Monsieur Lemarié, Pierre son fils, Jean-Jacques un séminariste « planqué » là. Monsieur Lemarié avait déjà envoyé travailler dans les champs une équipe dont faisait partie Vidcoc, dit *Mérigot*, un ouvrier qui, travailleur en Allemagne, n'avait pas rejoint son usine allemande après une permission. Je sortais dans la cour quand je me trouvais nez à nez avec un soldat allemand, le fusil à la main. Comme nous ne pouvions passer à deux dans l'embrasure de la porte et que j'étais deux marches au dessus de lui, je le repoussai d'un coup de coude. Il recula. Je sortis mais, aussitôt, il entra, fit un tour rapide dans la cuisine et ressortit. Dans la cour il y avait une patrouille de cinq ou six soldats en arme, commandés par un sergent d'un certain âge.

¹⁹ L'épisode suivant a été remis à Monsieur Julien Papp, historien, le 15 février 1990.

Par réflexe, je repérai qu'il n'y avait aucun SS, ni aucun civil susceptible d'être de la Gestapo. Le gaillard que j'avais repoussé m'intima l'ordre de me placer le dos contre le mur. Pierre, Jean-Jacques et Jacques Thorel durent venir se ranger près de moi.

Jacques Thorel était un jeune homme de Vernon dont le père, Léon Thorel, restaurateur à Vernon avant la guerre, hébergeait de nombreux résistants. C'est chez lui que se réfugia Alphonse Pasco après la série des arrestations d'Évreux au printemps 1944. Il était mon « contact » à Vernon et, à chacun de mes passages, il me tenait informé de tout ce qui avait trait à l'activité de l'armée allemande dans la région (ponts, caserne...). Jacques était venu là après les bombardements de la ville de Vernon. Sans être effectivement intégré à un réseau de Résistance, il rendait de temps à autres des services, par exemple en « pilotant » certains agents peu familiarisés avec la région.

Un soldat fut placé en garde devant nous et, très ostensiblement, arma son fusil. Le sergent le plus âgé demanda qui était le patron. M. Lemarié vint au devant de lui et ils commencèrent à parler. Le Boche s'étonnait de voir autant de monde car, en plus de ceux dont j'ai parlé, il y avait bien d'autres personnes dans la ferme. M. Lemarié lui expliqua que tous ces gens étaient des réfugiés venus à la suite du bombardement d'Évreux. « Il y en a partout, lui dit-il, je ne sais plus où les loger ». Il parlait avec un sang-froid et un naturel qui trompèrent l'Allemand, qui se dit sans doute, que cet homme était de bonne foi et ne pouvait lui mentir en quoi que ce soit.

Mais pourquoi cette patrouille était-elle venue à cette ferme, perdue au fond des bois à cette époque, et qui n'était reliée aux autres maisons du hameau que par un chemin caillouteux qui, au départ, donnait l'impression de mener nulle part ailleurs que dans la forêt ? La veille au soir, des résistants avaient déboulonné quelques longueurs de rails sur la voie ferrée Louviers-Évreux, à un endroit, proche de Radevez, où la voie ferrée est resserrée entre la falaise et la rivière. Deux locomotives haut-le-pied²⁰ avaient déraillé et s'étaient plantées dans la rivière. De ce fait, la ligne, qui était alors très importante pour l'armée allemande, était inutilisable car il aurait fallu amener une grue très puissante pour remettre ces engins sur les rails. Or, à ce moment là, les grues de grande capacité étaient soit détruites, soit utilisées sur les grands axes ferroviaires.

Une unité allemande qui stationnait à la mairie de Brosville dut, sans doute, recevoir l'ordre d'envoyer une patrouille pour retrouver et arrêter ceux qu'ils appelaient les « terroristes », responsables du déraillement. Sur quels renseignements, les Boches qui ne connaissaient pas la région (ils étaient de passage), montèrent-ils à la ferme de Pennette ? Le mystère reste entier. Mais cet acte de sabotage, très louable en lui-même, fait ressortir combien certaines actions de la Résistance, mal coordonnées, pouvaient parfois avoir des conséquences dramatiques (prises d'otages, exécutions d'otages...).

Donc les Boches étaient à Pennette. Nous étions quatre alignés le long du mur, entre le coin de la maison et la porte d'entrée. Un Boche nous gardait prêt à tirer. Le sergent visitait étables et écuries avec M. Lemarié. Les autres soldats fouillaient tous les autres bâtiments et nous les voyions entrer et sortir. L'un d'eux demanda à un moment, en désignant le « four », ce qu'était ce bâtiment. Nous lui avons expliqué que c'était une chambre de réfugiés. Il partit pour aller le visiter. Or c'est dans cette chambre, isolée du reste de la ferme, que je couchais avec Jean-Jacques. Entre autres choses, j'avais là quelques cachets de mairies que j'utilisais

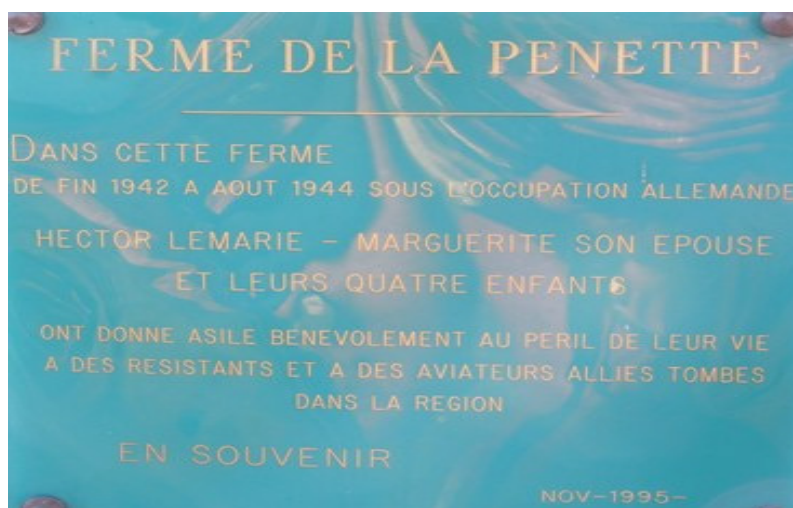
²⁰ C'est-à-dire circulant seules, sans rien remorquer.

pour confectionner de fausses cartes d'identité nécessaires aux résistants et aux réfractaires. La veille au soir en rentrant de tournée, j'avais remarqué ces cachets posés sur la table et, dans un réflexe de sécurité, je les avais lancés au fond du lit.

Lorsque le Boche s'en alla vers le « four », Jean-Jacques me souffla « et les cachets ? S'il les trouve, on est foutus...j'y vais et je le descends ». J'eus beaucoup de mal à le dissuader, lui expliquant que son départ provoquerait une réaction brutale des Boches. Tout cela était dit à mi-voix. À la fin, je lui dis « on attend qu'il revienne, s'il revient avec les cachets à la main, je tire sur le Boche qui nous garde et alors c'est la bagarre. S'il n'a pas les cachets, tout va bien, on attend encore ». et le Boche reparut, il avait à la main...sept ou huit cigarettes qu'il avait prélevées sur un paquet resté sur la table. Nous avons poussé un sacré Ouf de soulagement.

Peu après nous aperçûmes tous un brassard FFI²¹ agité par un bras sortant par la petite fenêtre de la chambre. Un Boche qui perquisitionnait à l'intérieur en avait trouvé un paquet dans un tiroir de commode. Il avait demandé à Mme Lemarié ce qu'était ces objets. Elle lui avait répondu : « j'ai trouvé cela à l'église, ils étaient sales, je les ai lavés et je vais les rapporter à l'église ». Le Boche demandait confirmation au sergent qui était à l'extérieur et qui dirigeait les opérations pendant que le chef de patrouille parlait avec M. Lemarié. Sans doute, impressionné par la croix, le sergent eut ces quelques mots textuels : « Oh Nicht gut, église... ».

Puis le gradé entrepris de nous fouiller au corps. Lorsque je le vis faire, je m'éloignais le plus possible vers le coin de la maison. Il fouilla Pierre, Jean-Jacques. Arrivé à Jacques Thorel, celui-ci lui dit que ses papiers d'identité étaient restés dans sa chambre qui était située de l'autre côté de la cour. Le Boche lui intima l'ordre d'aller les chercher et partit avec lui. Ils entrèrent dans le bâtiment où était la chambre



et en sortirent quelques instants plus tard. Le Boche avait le portefeuille de Jacques à la main. L'ayant ouvert, il y trouva une photo du ministre anglais Anthony Eden. Jacques avait les cheveux presque blonds et le teint très clair. « Ah Ah, hurle le Boche, vous Anglais... ». Et il amena Jacques au vieux sergent. Celui-ci regarda la photo et interrogea M. Lemarié : « qui est ce ? ». il lui fut répondu : « ce n'est pas un Anglais, c'est le fils d'un ami qui habite Vernon où sa maison a été détruite par les bombardements. C'est encore un gosse, il est bien trop jeune pour être un soldat ». Tout ceci dit avec beaucoup de calme et dans un demi-sourire, comme entre gens de bonne compagnie. Le sergent dit à Jacques : « si vous n'êtes pas Anglais, vous aller déchirer cette photo et me prouver ainsi que vous n'êtes pas un partisan de ce monsieur ». Jacques refusa.

²¹ Ces brassards confectionnés en vue de la Libération pour servir de signes distinctifs. Ils comportaient une bande tricolore et les initiales FFI (Forces Françaises de l'Intérieur).

Pourquoi ? Jacques m'a expliqué plus tard qu'il avait comme pressenti que je voulais à tout prix éviter la fouille. En refusant de déchirer cette photo, il faisait traîner les choses en longueur, il amenait les Boches à changer de pôle d'attraction, à oublier que tout le monde n'avait pas été fouillé.

Le sergent, poussant Jacques devant lui, s'en revint vers nous. En arrivant en face de nous, il ouvrit sa cartouchière, en retira un chargeur de cinq balles et le montrant il dit : « petit déjeuner demain matin... ». Nous assistions à cette scène sans réagir mais tous les sens en éveil. Pour ma part, j'étais prêt à tirer dès qu'une occasion favorable se produirait. La fouille ne fut pas reprise...

Alors que cette situation s'éternisait un peu en attendant que tous les soldats soient revenus des bâtiments qu'ils visitaient, je vis un agent de liaison de Louviers déboucher à bicyclette à la barrière d'entrée de la cour. Voyant les Boches, il s'arrêta tout net. M. Lemarié, se doutant de qui il s'agissait, s'avança de quelques pas dans sa direction et lui cria : « il n'y a rien à vendre, repartez » et dit au sergent « c'est comme cela toute la journée. Les gens viennent sans arrêt pour acheter de tout. Je n'ai plus rien à vendre avec tous les réfugiés que je nourris ». L'agent de liaison, dans un geste furtif qui ne m'avait pas échappé, avait avalé un petit bout de papier. Il tourna son vélo et disparut très vite.

Tous les soldats étant revenus de leur perquisition, le sergent le plus jeune demanda à Mme Lemarié si elle pourrait leur vendre un peu de lait. Un grand bidon de vingt litres était près de la porte d'entrée, au bas des deux marches du seuil. Des bols furent vite apportés par Renée et du lait distribué à ceux des soldats qui en voulurent. Puis le vieux sergent décida de repartir mais en emmenant Jacques qui ne voulait toujours pas déchirer cette photo du ministre britannique.

Arrivés à la barrière, les soldats s'arrêtèrent et nous vîmes le vieux sergent déchirer la photo et envoyer Jacques vers nous.

Subitement je me souvins que, dans une autre ferme du hameau, j'avais laissé la veille au soir, dans le grenier mais mal dissimulées, les armes de notre groupe : un fusil-mitrailleur, deux mitraillettes et des grenades. Si les Allemands allaient là-bas, ils risquaient de trouver ces armes et alors, ce serait l'incendie de la ferme et les gens fusillés. J'expliquai cette situation à une cousine de la famille, Henriette Clec'h, et elle accepta de partir aussitôt pour aller dans cette ferme avertir les fermiers afin qu'ils mettent « l'arsenal » en lieu sûr. En fait les soldats redescendirent directement à Brosville et, dans le courant de la matinée, continuèrent à battre en retraite vers Pont de l'Arche.



À droite, Hector Lemarié (Père de Solange)
avec Monsieur le Curé de Brosville, *Gustave*

Ce jour là, nous avons eu la grande chance d'avoir été visités par les soldats de la *Wehrmacht*, peu habitués aux opérations de police et pour qui la croix de Lorraine pouvait être confondue avec un objet de culte.

Cette anecdote peut paraître bien anodine comparée aux grands drames de la Résistance. Mais la raconter est un hommage rendu à M. et Mme Lemarié qui, l'un comme l'autre, ont fait preuve d'un courage, d'un sang-froid, d'une maîtrise vraiment exemplaires. Ils ont évité que se produisent là un autre de ces carnages qui furent malheureusement si fréquents à cette époque. À noter enfin que cette famille hébergeait, depuis deux ans au moins, des résistants, des aviateurs alliés et des réfractaires au travail dans une usine en Allemagne.

5.2.3 Carcouet.

Les armes. J'ai parlé d'armes restées dans le grenier de la ferme des Dubos à Carcouet. De quoi s'agissait-il ? Dans le courant du mois de juin 1944, j'entendis parler que dans le bois de la côte d'Amfreville sur Iton, un parachutage accidentel d'armes s'était produit dans la nuit. Les Alliés ravitaillaient en armes les maquis et les groupes de Résistance, par le moyen de parachutages. Un ou plusieurs avions, à une heure et date bien précisées, survolaient un terrain, captaient un message lumineux envoyé du sol et larguaient des containers dont la chute était freinée par des parachutes. Inutile de dire que ces opérations étaient soumises à un très grand nombre de précautions et de consignes très sévères de secret. Or il pouvait arriver qu'un de ces avions chargés de containers soit touché par la DCA allemande notamment au passage des défenses côtières particulièrement denses. Cet avion pouvait alors être dans l'obligation de s'alléger pour se maintenir en vol et regagner sa base en Angleterre. C'est ce qui avait dû se produire dans notre région. Des containers étaient donc tombés près de nous. Un fermier que je connaissais m'indiqua qui les avait récupérés.

Il s'agissait d'un individu habitant un petit moulin dans la vallée de l'Iton. Je le connaissais comme sympathisant à notre cause. Peut-être était-il vraiment un résistant ; je n'ai pas à débattre ici de sa qualité. Ces armes m'intéressaient pour équiper un petit groupe de jeunes gens que j'avais recrutés dans les environs de Brosville en vue d'actions offensives éventuelles. J'allai donc le voir. Au début, il nia tout. Puis, devant l'accumulation de mes preuves, finit par reconnaître qu'il avait effectivement récupéré les containers. J'exigeai alors de participer au partage. Mais je dus arriver à le menacer très sérieusement pour qu'il accepte le partage. Il fut donc entendu que je prendrais livraison d'un fusil mitrailleur, deux mitraillettes, un colt, des grenades, du « plastic »²² et les munitions correspondantes.

Ce lot fut transporté du moulin à la ferme des Dubos à Carcouet, par M. Dubos, qui alla au moulin avec une charrette à cheval chargée de luzerne. Les armes furent dissimulées sous la luzerne et ramenées ainsi à la ferme comme du fourrage pour les vaches. Par suite de la couardise d'un membre de notre groupe, qui avait dissimulé ces armes le jour de la perquisition de Pennette, et qui ne me livra pas le secret de la cache (qui n'était pas la cache habituelle) ces armes ne furent jamais utilisées bien qu'elles auraient dû l'être au moment de la libération d'Évreux. Je n'ai jamais su où elles étaient passées après la libération. Peut-être remises à la caserne d'Évreux ? Peut-être vendues comme cela se fit beaucoup à l'époque ? J'avais gardé pour moi le colt que j'avais le jour où les Boches vinrent à Pennette. Il me fut volé à la caserne d'Évreux.

²² Explosif

5.3 Les avions.

5.3.1 Alliés et ennemis.

Surtout à partir du printemps 43, nous avons vécu en Normandie « avec » les avions. Il est difficile maintenant d'imaginer combien le ciel était sans cesse sillonné par des bombardiers, des chasseurs bombardiers, des chasseurs. Nous avions appris à les reconnaître tous et savions, dès leur apparition, s'il s'agissait d'avions allemands (Heinkel, Messerschmitt, junkers...) ou d'avions alliés (Forteresses volantes, Liberator, Mustang, thunderbolt...).

Les avions allemands, très nombreux à l'automne 1940, allèrent en se raréfiant jusqu'au printemps 1944, les bombardements de terrains d'aviation, l'agressivité et la valeur des chasseurs alliés réduisant sans cesse leur nombre. Le 14 juillet 1943, une vingtaine de chasseurs allemands décollèrent très tôt pour s'attaquer à des groupes de bombardiers alliés se dirigeant vers Paris²³. Ils affrontèrent les « forteresses volantes » américaines qui opéraient pour la première fois sur l'Europe. Ces « forteresses » étaient hérissées de mitrailleuses et notamment possédaient des mitrailleuses tirant vers l'arrière de l'avion, ne laissant pas d'angle mort vers la queue. Or les chasseurs allemands n'étaient pas informés de cette nouveauté et, en attaquant ces gros avions par l'arrière comme ils en avaient l'habitude, tombèrent sous le feu des mitrailleurs arrière. Ils furent tous abattus à l'exception d'un seul qui réussit à regagner la base d'Évreux. Ce matin là, il y avait des débris d'avion tout au long de la vallée de l'Iton et en bordure des plateaux de chaque côté de la vallée.

Un chasseur allemand tomba tout près de la maison de Brosville, au coin du petit pont sur la source, dans ce qui est aujourd'hui la propriété de Mme Mercier. C'était à l'époque un plan de peupliers dont le sol était assez marécageux. L'avion allemand tombant à la verticale, se planta dans le sol la queue dressée vers le ciel. Le pilote avait sauté en parachute.

Au hameau des Pénétraux, gisaient les restes d'une forteresse volante qui avait été endommagée par les obus de DCA, et qui explosa brusquement lorsqu'elle tentait un atterrissage sur le ventre. Tout l'équipage fut tué et éparpillé sur plusieurs centaines de mètres. Près du village de Bérengeville, une autre forteresse réussit son atterrissage sur le ventre. L'équipage s'égaila dans la nature et recueilli et aidé par la Résistance.

Les avions passaient même de nuit : Évreux fut violemment bombardé de nuit. Très souvent, aux premières heures du jour, nous entendions les ronflements de tous ces moteurs d'avions venant, il faut bien le reconnaître, effectuer une œuvre de mort soit sur les villes allemandes mais aussi sur les villes françaises. Ces passages pouvaient durer des heures, les escadrilles, trente six avions en général, se succédant à intervalles réguliers. Plus tard dans la journée, les avions repassaient en sens inverse, regagnant leur base. Nous apercevions alors ceux qui avaient été plus ou moins gravement atteints par la DCA, reconnaissables à la traînée de fumée s'échappant d'un moteur, aux hoquets d'un moteur ou à la lenteur d'un vol.

5.3.2 Sauvetage.

Un jour, j'étais chez Tournatory, nous entendîmes arriver un avion dont un moteur ne tournait que par à-coup et parfois s'emballait en rugissant. Sortis, nous vîmes arriver un bombardier léger bimoteur « mosquito ».il était touché. Quittant la vallée de l'Iton qu'il descendait en venant d'Évreux, il obliqua à gauche à la verticale de Saint-Germain des Angles, vola quelques instants à l'horizontale à une altitude déjà assez basse puis, brusquement se cabra vers le ciel et, après avoir effectué un tonneau sur le dos, se rua vers le sol et disparut derrière

²³ En fait, ils allaient bombarder le terrain de Villacoublay.

les arbres de la forêt. Une explosion et un nuage de fumée noire nous firent savoir qu'il venait de s'écraser au sol. Nous avons aperçu deux aviateurs sauter en parachute. Nous sommes partis aussitôt, à pied à travers la forêt, pour porter secours à ces aviateurs si nous arrivions à les retrouver avant les Boches.

Nous sommes arrivés sans apercevoir personne jusqu'à la ferme de Binou²⁴. Nous avons vu alors l'avion qui gisait dans le champ, près de la ferme. Les Boches arrivèrent en même temps que nous et se mirent à fouiller les bâtiments pour capturer les aviateurs alliés. Ils ne trouvèrent personne et finalement s'en retournèrent très mécontents et particulièrement menaçants. Nous connaissions le fermier et, après le départ des Boches, il nous expliqua que les deux aviateurs étaient près de la ferme, qu'il avait eu le temps de leur mettre sur le dos une veste d'ouvrier agricole et un pantalon bleu de travail et d'enfermer les parachutes dans des sacs de jute qui avaient été suspendus au plafond de la « loge »²⁵ parmi d'autres sacs identiques remplis de haricots mis là à sécher. Les deux Américains étaient partis l'un, au bras d'une jeune femme qui travaillait dans un champ tout proche, l'autre en compagnie d'un ouvrier agricole.

Ils avaient été emmenés vers la vallée de l'Iton et Alphonse, lui aussi sur les lieux, nous avertit qu'ils étaient sans doute chez ses parents ou chez sa sœur. Le soir, nous avons mangé avec le commandant de bord de l'avion et son pilote. Quelques jours plus tard, les trois autres membres de l'équipage sont arrivés et il fallait voir la joie de ces hommes qui se retrouvaient vivants. Ils avaient fait partie d'un groupe de « mosquitos » ayant mission de bombarder le champ d'aviation de Saint-André de l'Eure. Leur avion avait reçu un obus dans un moteur et ils avaient du sauter en parachute les uns après les autres. Le pilote sauta en dernier avec le commandant de bord.

Il fallut trouver des refuges pour les nouveaux arrivants. Plus tard, nous eûmes une filière pour leur permettre de regagner l'Angleterre via l'Espagne mais à Paris, au lieu du rendez-vous avec les guides, la Gestapo, avertie par un traître, les attendait. Ils furent fait prisonniers et terminèrent la guerre dans un camp d'Allemagne. En 1986, un de ces aviateurs, le commandant de bord, est revenu des USA pour montrer à sa femme le champ où il avait atterri et les diverses maisons où il avait été hébergé.

5.3.3 Du ciel.

Dans les champs, les prés, les bois, nous trouvions souvent des tracts imprimés par les alliés qui, par ce moyen, nous faisaient parvenir des informations : victoires militaires tenues secrètes par les Boches, nouveaux matériels militaires inventés par les américains (radars ou avions à réaction). Ils nous donnaient aussi des instructions à appliquer en prévision d'un bombardement, du débarquement, de la Libération... Les Boches avaient interdit de ramasser ces tracts et encore plus de les faire circuler. Ils étaient largués par des avions. Inutile de dire que nous lisions tous ceux que nous trouvions. Je regrette beaucoup de ne pas avoir conservé la petite collection que je m'en étais faite.

Nous découvrions parfois d'innombrables paillettes de papier et d'aluminium. Au moment d'un important bombardement ou du passage d'un grand nombre d'avions la nuit, les alliés lançaient ces leurres afin de brouiller les stations de repérage allemandes (radars). Je me souviens qu'un matin sur les prés et les champs de Tourneville, un nombre extraordinaire de

²⁴ Sur le plateau, près d'Aviron.

²⁵ Petit appentis accolé souvent à une étable.

ces paillettes étaient tombées pendant la nuit. Le vent les dispersa, mais pendant bien longtemps nous en trouvâmes en bordure des bois.

Tombaient aussi parfois du ciel, des réservoirs d'avion. Les avions de chasse et les chasseurs-bombardiers étaient souvent équipés de deux réservoirs supplémentaires de carburant accrochés sous les ailes, et ce, afin d'augmenter leur rayon d'action. Au décollage et pendant la première partie du parcours, les moteurs s'alimentaient sur les réservoirs d'appoint. Dès qu'ils étaient vides ou en cas de nécessité absolue (combats...) le pilote larguait ces réservoirs, qu'au début nous prenions pour des bombes. Il nous est arrivé de récupérer à l'intérieur de ces réservoirs, en tôle d'aluminium, quelques litres d'essence tellement rare à cette époque. Certains de ces réservoirs, dont la chute avait été freinée par les branches des arbres, étaient presque intacts et furent souvent utilisés par les enfants pour fabriquer des radeaux sur les mares et les étangs.

Il nous arrivait aussi d'assister à des combats aériens, chasseurs allemands et alliés s'affrontant en de multiples pirouettes, virevoltes et tirs de mitrailleuses ou de canons. En général, ces combats se déroulaient en un laps de temps très court. Je me souviens avoir assisté à un de ces échanges meurtriers, au niveau du barrage de Poses. Un groupe de chasseurs alliés descendait la vallée de l'Andelle, les Allemands remontaient la vallée de la Seine allant vers Rouen. Tous étaient à très faible altitude et ne pouvaient se voir de loin en raison des falaises. Au confluent des deux rivières, ils s'aperçurent, prirent instantanément de l'altitude et engagèrent le combat qui se termina très vite : deux chasseurs allemands avaient été abattus. Les autres s'esquivèrent vers l'est, tandis que les avions alliés, à la limite de leur rayon d'action, ne pouvant les poursuivre, mettaient le cap vers l'Angleterre. Il n'était pas sans danger pour les « terriens » que nous étions, de se trouver au-dessous de ces combats car de nombreuses douilles de cartouches tombaient du ciel. Elles furent à l'origine de bien des dégâts aux toitures de tuiles ou d'ardoises qu'elles cassaient ou fêlaient. Les balles et les obus qui n'avaient pas atteint leur objectif continuaient leur trajectoire jusqu'au sol où ils étaient encore très dangereux. Quant aux gros obus de la DCA qui éclataient dans le ciel en laissant un petit nuage noir, leurs éclats retombaient et se révélaient très dangereux aussi.

6 La vie à côté.

6.1 Vélo.

Voici donc quelques souvenirs de mon activité de résistant. Mais ni moi ni mes camarades n'accomplissions tous les jours des missions pour le réseau de Résistance. Les jours que j'appellerai avec humour « les jours sans », à quoi passions nous notre temps ?

D'abord, je me reposais car lorsque j'avais fait une longue tournée (Tourneville-Beaumont-le-Roger, Tourneville-Lyons la Forêt, Pennette-Fourges aller et retour le même jour bien souvent), j'en avais comme on dit « plein les jambes ». Mon vélo était un engin très solide certes, il le fallait compte tenu de l'état des routes, mais particulièrement lourd.

Un jour, alors que je revenais de Beaumont-le-Roger, vers Bernienville, près de la nationale 13, le cadre du vélo se cassa d'un seul coup et je me retrouvais à plat ventre sur la chaussée. J'étais souple, je n'eus que très peu de mal mais lorsque je relevai mon engin, je m'aperçus que le tube du cadre qui arrive au pédalier, était cassé au ras de la jonction. Tel qu'il était, il ne pouvait plus rouler, le pédalier touchant le sol. Avec un fil de fer prélevé sur une clôture proche, je réussis à rattacher les tubes et donc à remonter suffisamment le pédalier pour qu'il ne traîne plus sur le sol. À pied, poussant mon vélo, je rejoignis Saint-Germain des Angles, où

un artisan me rendait des services. Il travaillait beaucoup la nuit car, dans la journée, le courant électrique était souvent coupé pour économiser le combustible des centrales. J'arrivai chez lui vers minuit, me fis connaître -il n'ouvrait pas à tout le monde la nuit- et lui expliquai mon problème. Il chercha dans ses ferrailles, trouva un tube de chauffage central d'un diamètre convenable, et dans le restant de la nuit, l'installa sur mon engin qui, le lendemain, roulait à nouveau. Tout cela pour dire qu'à ce moment, nous ne disposions pas de tubes spéciaux ultralégers. Je pense que les vélos d'aujourd'hui n'auraient pas tenu bien longtemps sur les routes défoncées et les chemins de terre où nous circulions bien souvent.

La nuit, nous roulions sans lumière, ni feu de position, ce qui était parfois à l'origine de surprises pas toujours très agréables : gros caillou, morceaux de branche... Une nuit, avec Alphonse, alors que nous roulions derrière la voiture des gendarmes de Tournedos-Bois-Hubert, qui elle-même n'avait que les minimales feux de position réglementaires et ne roulait pas beaucoup plus vite que nous qui étions à bicyclette (carburant de très mauvaise qualité), nous nous sommes retrouvés dans l'eau d'une mare. En effet, nous suivions les gendarmes en les surveillant pour le cas où ils auraient établi un barrage à un carrefour. Ces gendarmes n'étaient pas sympathisants de la Résistance et nous préférons ne pas avoir à faire à eux pour un contrôle d'identité. Nous les surveillions si bien que, lorsque la route fit un coude à droite, nous ne nous en rendîmes pas compte assez vite et c'est la mare qui nous reçut.

6.2 Chasse et pêche.

Tout cela pour faire toucher du doigt que faire 70 ou 80 kilomètres dans une journée, était une dure épreuve physique à laquelle s'ajoutait l'épreuve morale en raison du fait que nous devions être en permanence sur le qui-vive. Des jours de repos étaient bien utiles de temps en temps. Au cours de mon séjour chez Tournatory, j'ai appris à faire des fagots de branches dans le bois, à fendre le bois de chauffage (ce qui coûta plusieurs manches de merlin²⁶ à ce brave père Tournatory), à piéger les rats musqués au bord de la rivière, à poser des collets pour attraper les lapins de garenne et les lièvres. Je réussis même à prendre une perdrix dans un collet. Ce fut avec lui que j'appris à pêcher la truite dans l'Iton. Nous avons fait ensemble l'ouverture de la pêche au printemps 1944. Dans son hangar il avait réussi à trouver une canne à pêche ainsi qu'un moulinet avec du fil et quelques cuillères. Il y avait vraiment de tout dans cette réserve. Les truites pullulaient dans l'Iton et nous pouvions nous permettre de faire un choix, rejetant à l'eau les poissons jugés trop petits et ne gardant que les belles pièces d'une livre ou plus. Il était rusé le père François, ne pêchait jamais dans la partie de rivière qui longeait un bois dont il était propriétaire, mais allait chercher les truites dans les portions de rivière bordant les propriétés voisines.

Nous tendions des pièges aux rats musqués qui vivaient en grand nombre dans les berges de la rivière. Il avait confectionné des boîtes en grillage dont le fond était constitué d'une solide planche de chêne. Comme appât, un morceau de carotte. Dans le courant de l'hiver 1943-1944, nous avons pris plus de 400 rats musqués dont la fourrure fort belle, était très recherchée à cette époque de pénurie et de manque de chauffage. Il m'avait promis que nous partagerions la recette mais il oublia sa promesse. Il est vrai qu'il m'hébergea gratuitement pendant de nombreuses semaines. Les collets pour les lapins de garenne, nous allions les poser en bordure du bois, tard le soir, mais comme il fallait les lever tôt le matin avant que les concurrents ne passent, c'était souvent moi qui m'en chargeais quand j'étais là. J'en ai ainsi attrapé des quantités. Mme Tournatory les cuisinait à merveille en civet, rôtis ou en pâté. Nous chassions aussi les lapins à l'aide d'un furet qui, déposé à l'entrée du terrier, faisait

²⁶ Forte hache utile pour fendre les gros morceaux de bois de chauffage.

sortir en trombe les lapins effrayés par ce petit animal qui, s'il les attrape, suce leur sang. Les lapins se prenaient dans un filet disposé sur le trou de sortie du terrier.

6.3 Alarmes.

À propos de furet, un après-midi, j'étais dans ma chambre et par ma fenêtre j'avais vue sur le bistrot de Tourneville qui est devenu aujourd'hui le restaurant « ma campagne ». Je rédigeais un rapport de tournée. Les Tournatory étaient partis faire des courses à Évreux²⁷. Tout à coup, je vois arriver au bistrot une voiture allemande, en descendent deux officiers *feldgendarms*, sans doute de la *Kommandantur* d'Évreux. Ils entrent dans le café et en ressortent peu après avec le tenancier et je vois celui-ci qui, d'un geste du bras, leur désigne la maison Tournatory. Les deux Boches se mettent à avancer vers elle. Très vite, je roulai mon rapport ébauché, le glissai dans un tube métallique toujours à portée de main pendant ce travail et, d'un bond, descendis l'escalier et cachai le tout dans un trou ménagé près d'un bac à eau, bouchai avec un peu de terre et recouvrai le tout avec de la paille. Les deux Boches arrivaient. Ils me demandèrent à voir le propriétaire et tout de suite je me rendis compte qu'ils n'étaient pas des policiers en service, ni des agents de la Gestapo dont les manières de prendre contact avec les gens n'étaient pas aussi courtoises. Je leur dis que j'étais un neveu et m'enquis de ce qu'ils désiraient. Dans un mauvais français, très compréhensible cependant, ils me dirent que le monsieur du café leur avait dit que nous avions un furet et ils venaient nous demander d'aller à la chasse avec eux, au furet. Je leur répondis que le furet était mort. Ils parurent très étonnés et, je crois, pensèrent que j'inventais là une histoire afin de ne pas leur donner satisfaction. Ils me posèrent des questions : quand est-il mort ? Pourquoi ? Où ?... Effectivement, le matin, nous avions trouvé le pauvre furet mort dans sa cage. Je leur dis de venir avec moi et leur montrai le cadavre du furet derrière la porte de la cage. Ils repartirent en marmonnant ces mots que les Allemands répétaient souvent « gross malheur, gross malheur ». Ceci prouve bien combien nous étions à la merci du moindre incident et combien nous devons rester en permanence sur nos gardes. Cette tension dura pour moi un an et demi.



de gauche à droite, Alphonse Pasco, Hector Lemarié et Adrien (après la guerre)

Un autre exemple des surprises qui nous attendaient et qu'il fallait déjouer très vite. Une nuit vers deux ou trois heures du matin, alors que je dormais au four de Pennette, Alphonse arriva. Il était presque en état de choc, tout tremblant et incapable de prononcer la moindre parole, pâle et claquant des dents. Après quelques minutes, il me dit qu'il venait d'échapper à une arrestation. « Où ? ». « À Tourneville, au carrefour du calvaire ». Je lui demandai s'il pensait avoir été suivi. Je le fis se coucher. Quant à moi, je pris mon revolver et allai me poster dans une anfruosité du mur près de la barrière d'entrée dans la cour de la ferme. Tous mes sens étaient en éveil car je redoutais que les policiers aient laissé passer Alphonse et se soient mis à le suivre discrètement pour savoir où il se cachait, car nous nous savions recherchés l'un et

²⁷ Pour ce voyage, Monsieur Tournatory attachait à son vélo une petite remorque de sa fabrication dans laquelle était prévu un petit banc de bois sur lequel s'asseyait son épouse.

l'autre. L'un d'entre eux pouvait très bien venir dans la nuit repérer les lieux et repartir alerter les autres qui, au petit matin, nous auraient cernés. Si quelqu'un s'était présenté cette nuit là à Pennette, je l'aurais peut-être abattu. D'ailleurs, qui sinon un policier, aurait pu venir à la ferme à cette heure là ? Heureusement personne ne vint.

Au matin, je demandai des explications à Alphonse. Il me raconta que vers minuit, au bas de la côte d'Autrebosc, près du calvaire de Tourneville, il s'était fait interpellé « Halte, Police allemande ! ». La déclivité était assez forte à cet endroit. Il ne freina pas et accéléra au maximum. Une centaine de mètres plus bas, il prit le chemin qui s'ouvrait sur sa gauche, fit trois ou quatre cents mètres et se coucha dans le fossé assez profond à cet endroit. Le temps que les Boches remontent dans leur voiture, fassent sans doute une manœuvre, et se mettent en chasse, il n'y avait plus trace d'Alphonse. Je pense que compte tenu de la vitesse où Alphonse dut passer à côté d'eux, ils ne purent imaginer qu'il ait tourné à angle droit sur un chemin aussi rapproché. Ils entamèrent leur chasse en direction de Brosville. Alphonse qui connaissait tous les sentiers, regagna Pennette à travers bois et champs. J'ai dit qu'il était un véritable acrobate à bicyclette, il fallait qu'il le soit pour prendre un tournant à angle droit à la vitesse où il devait rouler alors. Pourquoi les Boches étaient-ils là cette nuit là ? Hasard ? Dénonciation ? Jamais nous ne le saurons mais heureusement que notre jeunesse nous donnait des réflexes très rapides.

Après notre installation à Pennette, nous nous sommes retrouvés là plusieurs jeunes ensemble : les enfants de la famille : Solange, Pierre, Renée (Michel avait 4 ans), les enfants Clech, les frères d'Alphonse qui venaient de temps en temps bien qu'ils n'aient aucune activité dans la Résistance, Jacques Thorel, Marcel Rochard dit *Jean-Jacques*... En semaine, lorsque nous étions libres, nous donnions de l'aide pour les travaux des champs. Le dimanche, nous détendions en nous promenant dans la forêt, en jouant aux cartes, en faisant des parties de cache-cache. Nous nous étions donné des surnoms comme poisson rouge, grenouille verte, colibri. Un après-midi, nous fîmes un véritable défilé de mannequins déguisés avec de vieux vêtements découverts dans le grenier. Les bals à cette époque étaient interdits.



De gauche à droite, Adrien Bories et Marcel Rochard (une rue d'Évreux porte son nom)

Les rares postes de radio avaient été, en principe, déposés dans les mairies sur ordre des occupants. Ceux qui disposaient d'un poste le dissimulaient le mieux possible, ne l'écoutant qu'au moment des émissions en français de la radio anglaise dont la voix ne nous parvenait qu'au travers d'un brouillage rendant l'écoute très pénible. Il faut noter qu'à cette époque, un poste de radio était un engin fort encombrant, ne fonctionnant qu'avec le courant électrique. Les transistors n'avaient pas été inventés et en fait de pile, n'existaient que les piles plates des lampes de poche.

6.4 Retraite allemande.

Un soir, l'un de nous revint de tournée et nous annonça que la bataille de Caen, qui durait depuis le 6 juin, venait de se terminer et que les Boches avaient amorcé une retraite rapide devant les forces du maréchal Montgomery. Notre joie fut bien grande car cette victoire était le prélude de notre libération définitive. Nous avons fêté cela en faisant dans la nuit une grande partie de cache-cache qui se termina par une bataille d'eau dans la mare et dans notre chambre du four et dans la chambre de Pierre et Jacques dans l'écurie. La chaleur du mois d'août permit de tout sécher.

La retraite de l'armée allemande commença à s'accélérer. Chaque camion, chaque voiture²⁸, chaque tank, circulant de jour sur les routes avaient toutes les chances d'être mitraillés par les avions de chasse alliés. Nous-mêmes, sur les routes, étions à la merci d'un mitraillage et risquions fréquemment d'être atteints par les balles perdues. Par deux fois au moins, je ne dus qu'à mes réflexes très rapides de ne pas être pris dans des mitraillages très rapprochés : une fois au dessus de la Ferrière-Haut-Clocher et une autre fois, entre Serquigny et Beaumont-le-Roger.

Sur les routes, j'ai assisté au défilé des ambulances allemandes qui ramenaient les blessés et bien souvent les morts, du champ de bataille de Caen puis des combats qui avaient lieu de plus en plus près de nous. J'ai vu un jour au Boulay-Morin passer un convoi d'ambulances et de camions filant en direction de Louviers, dans lesquels les blessés avaient été chargés à la hâte, les uns sur les autres et sans brancards. Les portières arrière de certains véhicules n'avaient pas pu être complètement fermées et n'étaient maintenues que par des ligatures de fortune. À l'intérieur on apercevait l'amas des corps empilés les uns sur les autres. Je peux dire qu'alors je haïssais ces soldats qui nous avaient fait tant de mal, qui avaient commis tant d'actes inhumains, mais ce jour là, je plaignis bien sincèrement ces pauvres types meurtris et transbahutés comme de vulgaires marchandises.

Beaucoup d'Allemands fuyaient sans se soucier des Français qu'ils croisaient, ils étaient parfois sans armes. Mais d'autres étaient particulièrement hargneux et étaient encore armés jusqu'aux dents. De ceux-ci il fallait se méfier car ils tiraient sur tout ce qui leur paraissait suspect.

Une fin d'après-midi alors que je rentrais d'Évreux avec *Jean-Jacques*, nous fûmes mis en joue par un Boche qui était juché sur la cabine de conduite d'un camion et qui, dès qu'il nous aperçut au bord de la route, braqua sur nous son fusil mitrailleur. C'est terrible de voir pointée sur soi une arme qui d'un instant à l'autre peut vous envoyer une volée de balles meurtrières. Il nous garda en vue jusqu'au moment où le camion nous dépassa. Peu après le même jour, alors que nous passions près du chemin qui conduisait au château de Normanville²⁹, une rafale d'arme automatique a été envoyée vers nous. Heureusement le SS qui servait la mitrailleuse tira un peu trop haut.

À partir du début août 1944, j'arrêtai mes tournées à bicyclette. Les Boches battaient en retraite. Bombardements et mitraillages se multipliaient, le canon tonnait au sud et à l'ouest. Le 23 août au soir, le responsable des FFI me dit que les Américains seraient sans doute dans Évreux le lendemain. Dès quatre heures du matin le 24 août, je partis de Pennette avec *Jean-Jacques*, à pied. Nous nous sommes dirigés vers Évreux.

²⁸ Comme celle du maréchal Rommel.

²⁹ Aujourd'hui démoli.

7 La libération.

7.1 Les Américains.

Alors que nous descendions la petite route qui vient d'Emalleville et arrive auprès du pont de Normanville, nous avons aperçu dans la brume du petit matin, des soldats qui passaient sur la route venant de Caër. Un ou deux chars passèrent dont je ne reconnaissais pas les silhouettes. Quant aux soldats, la légère brume nous empêchait de distinguer avec certitude la forme du casque et la couleur des uniformes. Très méfiants, nous nous sommes rapprochés et brusquement sur un char, nous avons vu l'étoile blanche peinte comme signe distinctif sur tous les véhicules alliés.

Les Américains étaient arrivés. Le cauchemar de l'occupation prenait fin. Ces premiers soldats américains n'étaient pas particulièrement aimables. Troupes de choc, ils savaient combien il fallait se méfier des réactions allemandes, particulièrement celles des SS. Aux quelques français qui les applaudissaient au bord de la route, un membre de l'équipage d'un char lança quelques friandises (chocolat, biscuits, cigarettes...) qui furent ramassées par ces gens en un temps record. Pour ma part, je ne pus me saisir d'un paquet de cigarette « Pall Mall » que parce que le hasard l'avait fait tomber juste sous la chenille du char et que

personne n'osait risquer sa main pour aller le chercher.



Au deuxième rang, le grand militaire est entouré de Madeleine Bories et Marguerite Lemarié (maman de Solange). Au premier plan, Jacques Thorel, un américain, André et Henriette Clec'h.

Devant l'entrée de la ferme de Normanville, je rencontrai le lieutenant qui commandait cette avant-garde. Je lui dis que je faisais partie de la Résistance et lui demandai s'il avait visité le château de Normanville, la veille au soir occupé par une unité de SS. Tout en lui parlant, ma veste s'était ouverte, l'officier aperçut alors le revolver qui était glissé dans ma ceinture et, avant que j'aie pu faire le moindre geste, je me suis trouvé immobilisé. Mon revolver me fut arraché et un des soldats braqua sur moi sa carabine. Le lieutenant voyant que mon revolver était américain (il avait le même), commença à me questionner pour savoir où j'avais eu cette arme. Qui me l'avait procurée ? Il était très soupçonneux. *Jean-Jacques* et moi lui expliquâmes ce que nous faisions. Il finit par se laisser convaincre et me rendit mon colt.

Puis il me posa des questions sur le château et finalement me dit : « mon avant-garde est stationnée à la voie ferrée. Comme nous ne sommes pas très nombreux, je ne peux détacher une patrouille pour aller explorer le château. Puisque vous êtes de la Résistance, vous allez donc faire cette reconnaissance ». Je n'étais pas particulièrement chaud pour aller au devant des SS, s'ils étaient toujours là. Par radio, l'officier demanda un renfort qui arriva très vite sous la forme d'une petite pièce d'artillerie tractée par une jeep. Elle fut mise en batterie tout près du passage à niveau, au pied de deux grands ormes aujourd'hui disparus. Obus engagés, pointage fait et servants allongés derrière, prêts à approvisionner si nécessaire. L'officier me dit alors que le pouvais y aller : « si les Boches sont toujours là, me dit-il, vous appelez, le canon vous couvrira et les fantassins attaqueront pour vous dégager ».



J'entrai dans la cour de la ferme. Le fermier à qui j'expliquai la situation me montra un cheminement assez court pour rejoindre le parc du château : je pouvais traverser le jardin derrière la maison d'habitation, passer la porte, traverser le pré de deux ou trois cents mètres de large, et aboutir à un petit pont qui enjambait un canal. Ensuite c'était le parc où je pourrai bénéficier de l'abri des arbres. Une idée me vint au moment de sortir. Je pris un panier à salade qui traînait sur une table et un petit couteau de cuisine. « Je vais chercher les pissenlits » lui dis-je. À travers la porte du jardin je jetai un coup d'œil vers les arbres du parc.

Tout paraissait bien calme. J'entrai dans le pré en commençant à regarder à terre comme tout chercheur de pissenlits. Deux ou trois fois, je me baissai et ramassai herbe et terre que je mettais dans mon panier. En face tout restait calme. J'arrivai enfin au pont, je montai dessus avec un air que j'essayais de rendre très insouciant. Rien ne bougeait sous le bois. Je m'intéressai à l'eau sous le pont mais, en pratique je jetai un coup d'œil sous les premiers arbres. D'un bond je fus couché au pied de l'arbre le plus proche. Peu à peu je relevai la tête et scrutai le bois : aucun bruit, aucun mouvement. Je me remis debout collé au tronc et recommençai l'examen attentif des environs. Rien. Je bondis en avant vers l'arbre le plus proche mais dès que je fus sorti de mon abri, j'aperçus au pied de l'arbre suivant vers lequel j'allais, la gueule du canon d'un fusil-mitrailleur braqué sur moi. Je roulai mais réussis à saisir le canon de cette arme que j'écartai le plus possible de ma direction. Il n'y avait aucun tireur derrière, les SS avaient dû l'oublier en partant dans la nuit car le château était vide. Je traversai le bois et arrivai en vue du château.

Un civil en sortait à qui je demandai s'il y avait toujours des Allemands. « Ils sont partis cette nuit » me répondit-il. Je revins auprès des Américains, trouvai le lieutenant et lui rendis compte de ma « promenade ». Aussitôt, les obus furent remis dans leur caisson, le canon attelé à la jeep et toute la colonne reprit sa progression en suivant le chemin qui aujourd'hui est le chemin qui mène à la porcherie.

Avec *Jean-Jacques*, nous sommes partis vers Évreux. Lui rejoignit ses parents qui habitaient Navarre. Je rejoignis l'école communale de Saint-Michel où se regroupaient les FFI.

7.2 Incorporation aux FFI.

Je sortais de cette occupation allemande, vivant, et ce fut une grande, très grande joie.

Avec Alphonse nous fîmes par la suite connaissance de soldats anglais stationnés à Hondouville. Avec eux nous passâmes des soirées mémorables tant dans leur cantonnement que dans la ferme de Pennette.

Puis avec les FFI, j'entrai à la caserne d'Évreux où nous avons constitué le 3^{ème} bataillon de marche de l'Eure qui devint le 4^{ème} bataillon de Normandie. Nous aurions bien voulu être rapidement instruits et armés pour rejoindre l'armée française qui se battait encore dans les Vosges. En fait nous fûmes le bataillon des « oubliés », des « crève la faim », armés de fusils allemands plus ou moins en état de marche, sans aucun moyen de transport et qui, après trois mois passés à la caserne d'Évreux, fut envoyé à Cherbourg garder des dépôts de matériel.

Je suis resté dans cette unité jusqu'au 30 septembre 1945, date à laquelle je fus démobilisé. Grâce aux démarches d'Alphonse, je perçus un important rappel de solde militaire à compter du 1^{er} juin 1943, date retenue par l'autorité militaire comme celle de mon engagement dans les Forces Françaises Libres « Résistance ». Je fus promu au grade d'aspirant puis, un an après, à celui de sous-lieutenant de réserve et enfin, lieutenant de réserve de l'armée de terre.

Quelques années après je fus convoqué pour des périodes militaires en vue de ma promotion au grade de capitaine. Souffrant alors d'un ulcère au duodénum, je me fis dispenser de ces périodes une fois puis une deuxième fois. La troisième fois je fus convoqué à un conseil de réforme qui me réforma du service armé. La Médaille de la Résistance³⁰ me fut décernée ainsi que la médaille de la France libre.

Ma vie militaire était terminée, je préférais de beaucoup me consacrer à la vie civile.

Le jour de la libération, 24 août 1944, je partis de Pennette pour aller à la caserne d'Évreux où l'unité à laquelle j'avais été affecté à la suite de mon engagement, était en cours d'organisation. Certes j'aurais préféré être enrôlé dans un régiment de la 1^{ère} armée française qui se battait dans le Jura puis dans les Vosges. Au début notre bataillon devait être rattaché à cette armée commandée par le général de Lattre de Tassigny mais, par la suite, il fut utilisé pour dépôts de matériel et pipe-line. Œuvre peu glorieuse mais éminemment utile à cette époque où de nombreux soldats allemands erraient encore dans les campagnes et demeuraient parfois très agressifs, n'hésitant pas à attaquer des sentinelles ou à essayer de détruire des dépôts de matériel militaire.

Dans les premiers jours, n'ayant pas grand-chose à faire à la caserne où la nourriture était exécrable, je rentrais le soir à Pennette où nous passâmes des soirées bien agréables, tout à la joie de cette libération tant attendue. Certains soirs, des soldats anglais, stationnés à

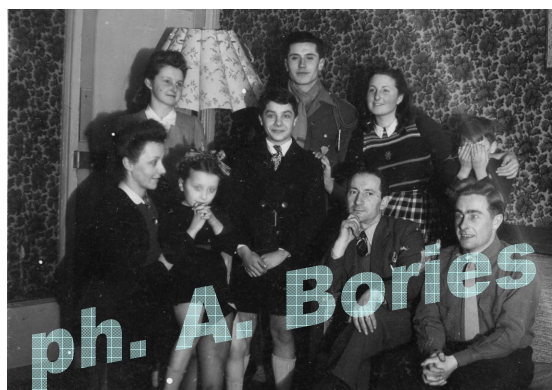


³⁰ Décret du 31 mars 1947, J.O. du 13 juillet suivant (note de M. Chantran).

Hondouville, vinrent avec nous apportant des cadeaux « utiles » : cigarettes, chocolat, chewing-gum, gâteaux, confiture, pain blanc, toutes marchandises que leur fournissait leur intendance mais dont nous étions privés depuis quatre ans et qui étaient encore soumises à un rationnement très strict qui ne disparut complètement que plusieurs années plus tard. M. Lemarié leur avait fait goûter son calvados. Pour eux, ce devint une excellente boisson, bien meilleure que tous les Whisky d'Écosse et je me souviens qu'un soir, il avalèrent chacun une bouteille de 75 cl de calva. Inutile de dire qu'ils repartirent passablement ivres et que la Jeep avec laquelle ils étaient venus faisait bien des zigzags sur la route du retour vers leur cantonnement.

J'avais donc été incorporé à Évreux, caserne Tilly. Nos officiers étaient des officiers « d'occasion », c'est à dire des hommes qui avaient eu plus ou moins de responsabilités dans la Résistance mais n'avaient jamais suivi de formation militaire et n'avaient qu'un sens bien maigre du commandement et de la gestion d'une unité. Je pense d'ailleurs que c'est principalement pour cette raison que la 1^{ère} armée ne voulut pas nous incorporer à ses effectifs. La discipline était assez lâche. Nous faisons un peu ce que nous voulions et nous fîmes de magnifiques feux d'artifice avec des fusées éclairantes trouvées dans un bâtiment de la caserne et dont les Boches avaient laissé là plusieurs caisses.

Je fus d'abord envoyé à la deuxième compagnie mais n'y restai que quelques jours car je m'aperçus très vite que je serais tenu d'y prendre les gardes à l'entrée de la caserne et que j'y serais astreint à toutes les corvées plus ou moins idiotes des casernements, corvées ordonnées par quelques adjudants qui se croyaient encore en 1914.



De droite à gauche : au premier plan, Adrien, Raoul, Émilienne avec sur ces genoux, Annick, Au centre, Robert. Au fond de gauche à droite, Jacque, Pierre Paraud (neveu de Raoul), Madoue, Bernard (qui se cache le visage).

J'appris un jour qu'au bureau du commandant, il me serait possible d'obtenir un emploi en raison de mon diplôme universitaire : employé de bureau. Je n'aurais ni garde à monter, ni corvée, ni d'adjudant imbécile à me surveiller et une liberté beaucoup plus grande. Je postulai donc pour un emploi que j'obtins immédiatement. Nous nous retrouvâmes ainsi un certain nombre de jeunes de culture à peu près équivalente et nous nous organisâmes une petite vie tranquille.

C'est là que j'appris à jouer à la belote, je ne connaissais jusque là que la manille coinchée. Nous avions découvert dans un bâtiment un peu retiré de la caserne, un appartement où avait dû loger un officier boche aimant la vie assez raffinée. Trois ou quatre bons lits avec une literie de première qualité, très propre, draps blancs bien lavés et mis dans de belles armoires, couvertures très chaudes et propres et, sur le plancher, des tapis de haute laine, tapis d'orient d'une beauté extraordinaire. Nous nous sommes installés dans cette chambre. Cette « vie de château » ne dura malheureusement que trois semaines environ. Un soir, nous nous sommes aperçus que tous nos « biens mobiliers » avaient été déménagés. Nous sûmes par la suite qu'un officier avait découvert notre « caverne d'Ali baba » et, sous le prétexte que sa maison avait été pillée par les Boches, il s'était approprié tout le mobilier de l'appartement : meubles, linge, tapis... Nous dûmes trouver d'autres lits mais ce furent ceux de l'armée : lits

métalliques, couvertures plus ou moins propres, draps absents. Nous réussîmes seulement à garder notre chambre à part des grands dortoirs.

7.3 Affaire Fiquet, du réseau Alliance.

Quelques jours après, je repartais pour Évreux. À mon arrivée à la caserne, je fus informé qu'Alphonse avait été arrêté en même temps que *Fiquet*³¹, qu'ils étaient incarcérés à la prison de Rouen et que moi-même j'étais sous le coup d'un mandat d'arrêt. Pourquoi ? Parce que *Fiquet* était accusé de détournement de fonds de la Résistance et que Alphonse et moi, qui avions été agents de son réseau, avions été dénoncés comme ayant profité nous aussi de cet argent détourné. Heureusement le lendemain, l'accusation fut reconnue sans fondement pour Alphonse et pour moi. Quant à *Fiquet* aucune preuve ne put être avancée car il avait su brouiller suffisamment les pistes pour que personne ne puisse s'y retrouver.

Je pense avoir reconstitué la trame de cette triste histoire. Celui qui s'était affublé du pseudonyme de *Fiquet* avait dû être agent d'un réseau de la région de Nantes. Il avait joué un rôle assez douteux au moment de la destruction par la Gestapo de ce réseau. J'ai en effet souvenance d'une conversation entre *Cumulo* et Vic-Dupont au sujet du réseau Turma de Nantes, quelques jours avant l'arrestation de *Cumulo*. Ce dernier dit à Vic-Dupont : « Tu dois donner l'ordre au corps-franc Vengeance de Nantes d'abattre immédiatement *Fiquet*, c'est un traître ». S'agissait-il du même *Fiquet* ? Mais il y a quand même deux coïncidences : le pseudonyme et la région de Nantes. Resté libre, *Fiquet* avait changé de région, avait échoué à Évreux à une époque où la défaite allemande ne faisant plus de doute, il valait mieux opter pour la Résistance, et avait donc choisi de reprendre du service dans cette Résistance.

Le réseau « Alliance » recrutait à ce même moment dans la région Normandie et *Fiquet* y entra avec je ne sais quelle couverture. Il avait élu domicile à l'usine textile de Brosville et avait donc monté un réseau sous le matricule B 4. Alphonse et moi étions les matricules B 44. En fait, nous sûmes bien plus tard que nous étions ses deux seuls agents et que tout fonctionna grâce aux indicateurs que nous avions recrutés depuis longtemps, avant l'arrestation de Maury. Lorsque l'armée de Montgomery eut enfoncé le front de Caen, *Fiquet* sentit que le moment était venu de faire une bonne affaire. Il était un gaillard d'une quarantaine d'années, très sûr de lui, en imposant beaucoup par sa prestance. Il sut profiter à merveille de la naïveté qui était la notre. De plus, il était un fieffé escroc.

Donc dès le début de la retraite allemande, *Fiquet*, grâce au réseau d'indicateurs d'Alphonse, partit pour la région de Caen, traversa les lignes et arriva en secteur anglais. Il s'y présenta comme un chef de la Résistance régionale et demanda à passer en Angleterre pour rejoindre le BCRA de Londres, service de la France Libre qui gérait les organisations de Résistance en France. L'armée anglaise le fit passer en Angleterre par avion. Il se fit reconnaître comme chef de réseau. Comment ? Il demanda de l'argent pour pouvoir payer les « nombreux » agents sous ses ordres. Il empocha l'argent et rentra en France. Son absence avait été de courte durée. Revenu en Normandie, il garda l'argent pour lui. Amant de la sœur du directeur de l'usine de Brosville, il coulait des jours heureux à Brosville. Par la suite il se maria (ou tout au moins continua de vivre) avec cette dame. Comment se dévoila le détournement ? Sans doute lorsque l'administration s'installa en zone libérée et demanda la liste des agents en service. Mais *Fiquet* avait pris suffisamment de précautions pour ne pas être inquiété outre mesure. Après la guerre, lui qui n'avait pas un sou vaillant, put monter un hôtel et vivre largement d'après ce que j'ai pu savoir. Il abandonna très vite les rangs de la Résistance, ne

³¹ Responsable du réseau Alliance à Brosville.

brigua aucun des honneurs que beaucoup réclamèrent alors avec plus ou moins de droit à le faire.

Cette petite anecdote illustre un peu tout ce qui put se produire au moment et aussitôt après la libération. Tant de gens se réclamèrent alors d'actes de Résistance qui n'avaient jamais existé ou qui avaient été accomplis par d'autres. Comme à Riom en 1940, la peur étant disparue, les paroles et la gloriole pouvaient se donner libre cours.

Comme ce gars qui fut décoré de la Croix de guerre pour avoir effectué une reconnaissance derrière les lignes allemandes d'où il aurait ramené deux prisonniers SS : cette reconnaissance avait en réalité été effectuée par un autre, lui, s'étant contenté d'accompagner le car jusqu'au lieu de départ de cette patrouille qui captura les deux Allemands servant un canon anti-char placé au bas de la côte d'Irreville.

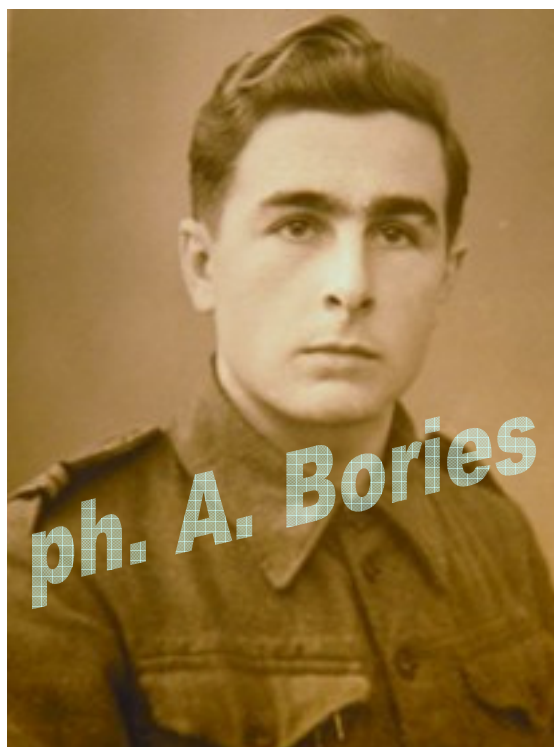
En 1987 encore, combien s'inventent un passé de résistant qu'ils enjolivent à qui mieux mieux, obtenant maintes décorations qui souvent n'ont qu'une valeur bien relative.

7.4 Mission dans l'Orne.

Vers le 20 décembre 1944, alors qu'il faisait terriblement froid et que la neige recouvrait une grande partie de la Normandie, le bataillon reçut l'ordre de faire mouvement en direction de la région de Nonent le Pin et Gacé dans l'Orne où un groupe de soldats allemands se serait retranché dans une forêt. Le bataillon n'était doté d'aucun moyen de transport si ce n'est deux ou trois camions américains récupérés le long de quelque route où ils avaient été abandonnés en panne. Il fallut donc réquisitionner divers véhicules civils et il y en avait fort peu à l'époque. C'est ainsi que les cinq ou six que nous étions au bureau du commandant, avons embraqué dans une benne à cailloux entièrement métallique, sans bâche.

Partis d'Évreux vers 18 heures, nous avons roulé jusque vers deux ou trois heures du matin agglutinés les uns aux autres, avec comme seul abri notre couverture individuelle que nous avions aménagé en toile de tente au dessus de nous. À l'arrivée nous étions littéralement ankylosés, tous nos muscles tétanisés par le froid. Seule notre jeunesse nous sauva de la mort. Nous avons dû masser bras et jambes avant de pouvoir marcher. Nous avons fait une petite marche qui d'ailleurs nous fut salutaire pour rejoindre une grange où nous avons passé le reste de la nuit. Le fermier propriétaire de cette grange refusa de nous faire chauffer de l'eau pour que nous nous fabriquions une boisson chaude. Le moins que l'on puisse dire est qu'il ne nous accueillit pas en libérateurs. Peut-être préférait-il l'armée allemande ?

Au matin, nous entendîmes quelques rafales de fusil-mitrailleur qui par la suite se révélèrent être des tirs d'exercice pour s'assurer de la bonne marche des armes. Au jour, nous rejoignîmes le poste de commandement installé dans une petite maison. Là, nous fûmes reçus comme les enfants de la maison. Le monsieur et la dame, gens assez âgés, nous firent chauffer



du lait qu'ils avaient été chercher dans une ferme voisine. À midi, il réchauffèrent nos boîtes de conserve, les agrémentant de quelques suppléments, tranches de gigot de mouton et légumes frais.

Heureusement les Boches avaient décampé, non pas devant notre démonstration de force mais parce qu'ils avaient décidé de quitter la région, si toutefois ils avaient même essayé de s'y incruster. Le soir, arriva l'ordre de rentrer à la caserne d'Évreux. Par je ne sais quel hasard, nous avons embarqué dans un camion bâché et c'est dans un confort relatif que nous fîmes le trajet retour, qui d'ailleurs s'effectua sur une chaussée entièrement verglacée. Cette « campagne de Gacé », comme nous l'appelions par dérision, resta à jamais gravée dans la mémoire de ceux qui y participèrent, comme l'exemple de la mission « bidon », mal organisée, mal équipée, mal commandée. Si nous avions eu à faire à un groupe de soldats allemands, nous aurions très certainement essuyé une sévère défaite qui se serait soldée par des pertes importantes.

7.5 **1945.**

Je passai Noël à Pennette et y restai, je crois, jusqu'au 1^{er} janvier.

Le 28 ou 29 janvier 1945, notre bataillon reçut une nouvelle affectation. Je pense qu'en réalité, cette « campagne de Gacé » avait servi de manœuvre en grandeur réelle pour tester le degré d'entraînement de cette unité. Comme cet entraînement se révéla nul, en raison du peu d'instruction militaire des officiers³², le haut commandement préféra nous reléguer loin des combats où nous aurions été inutiles sinon nuisibles. Nous devions rejoindre Cherbourg dans le but d'assurer la garde des quais maritimes, des dépôts de matériels et l'accompagnement des trains de ravitaillement en direction des régiments engagés sur le front de l'est de la France.

Le port de Cherbourg était alors en pleine activité et les cargos appelés « Liberty ships », se succédaient à un rythme très rapide, déversant tout ce qui pouvait être utile à une armée en campagne, depuis les chars d'assaut, les obus et munitions de tous les calibres, les pièces d'artillerie, jusqu'aux chaussettes, sous-vêtements, vêtements les plus divers et les denrées alimentaires.

À notre arrivée, les nombreuses casernes de la marine étaient encore dans un état de délabrement inimaginable. Nous fûmes logés dans la caserne « Rochambeau » où nous dormions sur de la paille, sans lit et où bien des vitres manquaient aux fenêtres sans parler du borbier qui existait dans la cour où étaient garés les tanks qui débarquaient des bateaux. Le nouveau commandant qui prit la tête du bataillon exigea des locaux habitables. C'est ainsi que le couvent de la rue de la Buaille fut réquisitionné à notre profit.

Les murs de la vieille demeure, habitué à voir défiler des religieuses, durent frémir lorsqu'ils virent arriver cette horde de jeunes hommes parmi lesquels il y avait quelques voyous engagés pour faire oublier un passé plus ou moins avouable. Après la guerre, j'ai su que pour les religieuses, ce passage des militaires français avait été un vrai calvaire en raison des brimades qu'elles durent subir. En effet, elles avaient continué à habiter le dernier immeuble du couvent et étaient amenées parfois à côtoyer les soldats. De plus, des dégâts importants furent occasionnés aux bâtiments qui, très anciens, étaient relativement fragiles.

³² Certains soldats ne rentrèrent que huit jours plus tard.

J'y ai passé neuf mois environ. Nous étions quatre au bureau du commandant. Celui-ci était un très chic type qui nous avait dit d'entrée : « vous êtes quatre, je veux que le travail à exécuter soit fait, peu m'importe si vous le faites à trois ou quatre. Prenez toutes les permissions que vous voudrez, mais que le travail n'en souffre pas ». La masse de travail n'était pas énorme et, à tour de rôle, nous nous sommes octroyés de nombreuses permissions, d'autant plus que les transports par chemin de fer étaient gratuits pour les militaires que nous étions. J'allais passer ces permissions à Pennette où je me retrouvai souvent avec Alphonse et avec d'autres jeunes connus pendant la Résistance.

Pour le 18 juin 1945, jour anniversaire³³ de l'appel historique du général de Gaulle, nous avons organisé une grande fête à Saint-Germain des Angles. Ce jour là, se trouvaient réunis tous ceux qui, sous l'occupation, avaient eu dans la région une activité dans la Résistance : aussi bien les agents des réseaux que les fermiers qui les avaient hébergés. Ce fut avec un mois de retard³⁴ notre véritable fête de la victoire. Nous nous y sommes amusés comme des petits fous, nous les jeunes mais les plus âgés ne furent pas en reste.

Au mois d'août 1945, j'obtins une permission, officielle celle-là, qui me permettait de me rendre à Riom. Émilienne avait invité Solange, Pierre, Christiane Charpentier à venir avec moi. Nous avons voyagé par le train et ce voyage, dans des trains surchargés, nous a laissé un grand souvenir. En Auvergne, nous avons fait de nombreuses promenades, à pied bien entendu, car l'essence était toujours sévèrement rationnée.

7.6 Démobilisation.

À la fin d'août 1945, je demandai à être démobilisé, estimant que la guerre étant terminée, je n'avais pas grand-chose à faire dans cette unité qui, peu à peu, tombait dans le marasme et paraissait oubliée par les autorités militaires. J'obtins satisfaction et fus libéré des obligations militaires à compter du 30 septembre 1945. Avant de quitter l'uniforme, j'avais réussi à me faire gratifier d'une permission spéciale d'un mois que je pouvais aller passer sur la côte d'azur. Après quelques jours à Pennette, j'allai donc chez Anne-Marie et Pierre Jugeat qui habitait alors la Seyne, villa Le Cid. C'est à ce moment que je fis la connaissance avec la Provence et avec les parents de Pierre Jugeat et Pierre Jugeat lui-même.

À la fin septembre, je m'inscrivis à la faculté de droit de Clermont-Ferrand mais je n'envisageai pas de faire des études trop longues ayant décidé de nous marier dès que mes ressources nous le permettraient. Tout en suivant des cours de droit par correspondance, je pris un travail de comptable dans une entreprise de maçonnerie qui employait trois ou quatre ouvriers. Le patron était peut-être un bon maçon mais il était aussi un vrai « magouilleur » qui n'hésitait à majorer sensiblement les heures de travail et les quantités de matériaux utilisés. Je lui en fis plusieurs fois la remarque et, devant ses dénégations, commençai à chercher une autre activité.

En même temps, je faisais le saute-ruisseau à l'étude d'huissier de Raoul. Je courais la campagne pour aller signifier les « papiers bleus » aux mauvais payeurs, aux locataires récalcitrants... Je fus parfois reçu avec des injures et un jour, avec des menaces par un type qui m'engueulait en faisant des moulinets avec un énorme marteau.

Un autre jour, je fus reçu dans une somptueuse suite d'un des grands hôtels de Châtel-Guyon. Avec mes gros souliers cloutés et pas mal crottés, je marchai sur des tapis magnifiques pour

³³ 18 juin 1940.

³⁴ L'armistice avait été signé le 8 mai.

aller signifier à une dame d'un âge certain, harnachée de dentelles et de bijoux, un acte la mettant en demeure d'accomplir je ne sais quel remboursement de dette ou quoi d'autre. Je détonnais beaucoup dans ces couloirs d'hôtel avec ma veste militaire que j'avais conservée faute de trouver mieux dans les magasins de l'époque et fus regardé avec beaucoup de désapprobation par le personnel. Pour ces activités, je percevais un salaire très modeste, Raoul n'ayant jamais eu la renommée de bien payer son personnel. Quant à l'entrepreneur, il gagnait bien difficilement sa vie, dépensant la majeure partie de ses biens au bistrot.

Alphonse Pasco avait été lui aussi démobilisé en septembre 1945 et, ne sachant quoi faire, était venu avec moi à Riom où Raoul lui avait trouvé un emploi chez un avoué. Alphonse y tenait le bureau et logeait dans l'appartement des Paraud. Nous avons eu alors beaucoup d'activités en commun : randonnées dans la montagne, sorties avec les scouts de Riom, activités dans l'association des Français Libres.

En juin 1946, je passai avec succès le premier certificat de licence de droit.

Au mois d'août 1946, Alphonse était reparti en Normandie et devait s'inscrire par la suite à l'institut des langues orientales à Paris. Je fus invité par les scouts à faire un camp itinérant dans les Alpes, région que je ne connaissais absolument pas, et ce, pour un prix très modique. Transport par train, puis étapes pédestres pour aller à Chamonix, Évian, le Lac Léman... Nous n'étions qu'une dizaine et avons vécu là un excellent séjour. L'aumônier de ce groupe était un vicaire de Saint-Amable, une église de Riom. Il s'était imposé à nous qui n'en avions rien à faire. Souvent nous levions le camp avant qu'il n'arrive. Il ne réussit à nous rattraper qu'à la frontière suisse alors que nous avions établi notre campement dans le parc d'un château de châtelains habitant Riom et chez lesquels il nous avait attendu à notre insu. Il ne passa qu'une courte soirée avec nous. C'est au cours de ce voyage que j'eus un aperçu des joies de la montagne. Malheureusement, les loisirs à la montagne n'étaient pas aussi bien organisés que maintenant : les guides n'étaient accessibles qu'à une élite très fortunée, les sentiers étaient mal tracés et n'étaient ni entretenus ni balisés, les topo-guides étaient inconnus et les cartes étaient inexistantes n'ayant été ni éditées ni mises à jour pendant toute la durée de la guerre.

7.7 Leçon.

Après la libération, vers septembre ou octobre 1944, je reçus une lettre de Maman, la première qu'elle put écrire sans craindre la censure. Dans cette lettre, elle me félicitait de la position que j'avais prise pendant ces derniers mois. Elle me disait sa fierté d'avoir eu un fils qui n'avait pas été un lâche comme tant d'autres. Bien plus que les décorations, cette lettre fut pour moi le plus beau des diplômes. Ma Mère avait souffert avec moi mais elle n'avait jamais douté de l'issue finale.

J'ai parlé un peu longuement de la Résistance, non pour en tirer gloire -je n'ai jamais couru après les honneurs- mais pour que la génération suivante des Bories-Lemarié sache comment vivait le petit résistant de base que j'ai été et ne se fient pas trop aux histoires merveilleuses racontées après la guerre par certains résistants qui ne l'ont été qu'après le mois d'août 1944 et qui ont eu une imagination débordante qui s'est nourrie de tous les livres et films qui ont proliféré sur cette période.

J'ai eu quelquefois bien peur mais j'ai la fierté d'en être sorti les mains propres, sans avoir eu sur la conscience d'actes que la morale réproouve ou qui, directement ou indirectement, ont été le point de départ d'atroces réactions allemandes. Des Boches sont peut-être morts un peu à cause de moi, mais tant pis pour eux, ils participaient à ce régime nazi qui fut une grande

honte de l'humanité. J'en ai vu qui, pris isolément, disaient « mauvaise guerre, mauvais Hitler » mais qui, dès qu'ils étaient à nouveau en groupe, redevenaient des loups qu'on leur avait appris à être.



Il s'agit d'une des pages d'un album que j'ai conservé et qui comporte quelques photos de la période de la Libération et de l'après guerre.

Je ne souhaite pas que le peuple allemand reste à tout jamais responsable de cette barbarie mais, au contraire, je souhaite que la génération de mes petits enfants aille dans le sens d'un rapprochement franco-allemand afin que ne se reproduisent plus jamais les conflits armés du genre de ceux qu'ont connus mes parents et que j'ai connus moi-même.

*** fin du document ***

Le Général *PETIT*
 Commandant de la troisième région militaire certifie que
 Monsieur *BORIES Adrien*
 né le 23 juin 1922 à Coussac (Haute Vienne)
 a fait partie des forces françaises de l'intérieur
 du 1^{er} juillet 1943 au 24 août 1944
 il a participé aux affaires de :

« *Renseignements pour réseaux français de l'I.S. Paris - Chef du bureau du courrier destiné à l'I.S. - Renseignements dans l'est du département de l'Eure - 4 mois - missions de reconnaissance pour l'armée américaine - 150 cartes d'identité - transport d'armes - armement d'un groupe FFI mairies - ramassage parachutistes* »

Fait à Cherbourg le 20 octobre 1945



Adrien Bories, Brosville, Pentecôte 2008